

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.



Pa

T

Sec

Che

vi

Ed

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME CINQUIÈME.

Seconde édition, revue, corrigée &
augmentée.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barrière des Sergents.

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.





UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Le lendemain , à sept heures du soir ;
la même personne revint au même lieu.
Placé derrière ma jalouse , je suivois
tous ses mouvemens d'un œil inquiet.
Sa démarche lente & mesurée , annon-
çoit sa mélancolie profonde ; elle sem-
bloit craindre le grand jour , elle cher-
choit dans cette promenade solitaire ,
l'endroit le plus sombre. O vous qui

m'inspirez un intérêt si tendre , mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore ! mais si mes pressentimens me trompoient , s'il étoit possible que vous ne fussiez pas ma Sophie , ah ! du moins j'en suis sûr : vous aimez comme elle , & comme elle , vous êtes séparé de celui que vous aimez !

Je chantai le dernier couplet de ma romance : toutes les demoiselles accoururent ; celle que j'appellois ne m'entendit pas : que faire pour attirer Sophie & pour éloigner ses compagnes ? Si je continue de chanter , les jeunes filles resteront sous mes fenêtres , & ma jolie cousine trop préoccupée n'y viendra pas. Il faut se taire , il faut d'un œil impatient , suivre tous les pas de la charmante rêveuse , il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre , les jeunes filles se dispersèrent dans le

jardin. Caché par ma jalousie , agenouillé sur mon balcon , je ne perdois pas de vue l'intéressante demoiselle qui se promenoit toujours à pas lents... enfin elle fit quelques pas de mon côté, je la vis.... c'étoit-elle!.... un peu pâle, un peu changée ; mais toujours si belle!... elle étoit encore trop éloignée pour que j'osasse hazarder de lui faire aucun signe, mais je m'enivrois du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le signal maudit !

Déjà toutes les pensionnaires sont sorties du jardin ; Sophie retourne sur ses pas, & s'éloigne tristement. Désespéré de voir s'échapper encore l'occasion de lui parler , je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jalousie d'une main , & de l'autre je lance à ma jolie cousine, son portrait ; il tombe sur son épaule. Sophie reconnoît la miniature , & dans l'excès de sa surprise ,

s'arrête pour regarder de tous les côtés ; le moment paroît décisif. Trop amoureux pour être bien prudent, je leve ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon une femme, dont les traits la frappent ; elle avance quelques pas, me nomme & tombe évanouie.

Dans ce moment critique, mon traicteur frappoit à ma porte ; je lui criai que je n'avois pas faim ; & sans considérer quelles suites terribles pouvoit avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du couvent. Heureusement pour moi, il n'y avoit déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venois de faire, je courus sous l'allée couverte, me jeter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. Ah mon cher Faublas, quel mo-

ment ! mais hélas ! qu'avez-vous fait ? vous avez sauté par la fenêtre ! n'êtes vous pas blessé ! — Non , ma Sophie , non . — Mais si l'on vous a vu . . . mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon ? nous sommes perdus tous deux ! . . . Faublas , dites moi la vérité , n'êtes vous pas blessé ? — Non , ma Sophie , non ; je trouverai quelque moyen de remonter chez moi . . . vous voulez déjà me quitter ? . . . ma jolie cousine , si vous saviez comme j'ai souffert ! — Et moi ! Faublas , vous n'en avez pas d'idée !

Comme elle me parloit , nous entendîmes retentir dans les airs le nom de Pontis ; que plusieurs femmes répétoient en glapissant . J'avoue que je fus épouvanté ; je me jettai à plat ventre derrière une charmille . Sophie à qui la frayeur rendit des forces , vola au devant de celles qui la venoient chercher .

N'entendez-vous pas la cloche, Mademoiselle; faudra-t-il tous les soirs courir après vous? lui dit aigrement Madame Munich; dont je reconnus la voix sèche. Quelques Religieuses qui avoient accompagné la gouvernante, grondèrent aussi ma jolie cousine; elles sortirent toutes ensemble du jardin, dont elles fermèrent la grille. Je me vis absolument seul, mais fort embarrassé.

Dès que Sophie ne fut plus là, je ressentis un mal-aise général, sans doute produit par la secousse violente que je m'étois donnée. Ce n'étoit pas cette douleur passagère qui m'inquiétoit le plus: il s'agissoit de rentrer chez moi. Je ne pouvois tenter l'escalade du mur, que lorsque la nuit seroit tout-à-fait venue, que lorsque tout le monde seroit couché dans le couvent, & la circonstance exigeoit, qu'en attendant le mo-

ment de m'évader, je pris au moins la précaution de me cacher quelque part. Un vieux maronnier, dont les branches étoient basses & le feuillage épais, m'offroit un asyle plus sûr que commode; comment monter sur cet arbre, dans l'équipage, où je me trouvois? Je pris le parti d'ôter mes jupons, je les roulai fortement ensemble, & me glissant derrière les arbres, le long du mur, jusqu'à mon pavillon, je lançai le petit paquet dans ma chambre, par la fenêtre restée entr'ouverte. Ensuite je revins au maronnier, sur lequel je grimpai lestement; mais son écorce raboteuse, fit de longs accros sur un léger caleçon, dont mes cuisses restèrent plutôt embarrassées que couvertes.

Je demurai là trois heures entières, attendant toujours que la lune, dont quelques nuages épars affoiblissoient déjà

les rayons, me retireroit tout-à-fait salu-
mière importune; cependant sur les onze
heures, le calme profond qui régnoit
par-tout, m'enhardit à descendre. En-
vain j'essayai de remonter chez moi,
envain je cherchai, le long du mur
nouvellement crépi, quelques endroits
d'un accès facile. Lorsque parvenu à
quelques pouces de hauteur, je vou-
lois avec mes mains péniblement ac-
crochées, m'élever davantage, mes
pieds restoient pendans, je ne trouvois
plus où les cramponner, il falloit bien
retomber.

Je me livrai pendant près d'une heure
à ce rude exercice; enfin mon courage
m'abandonna avec mes forces. Les doigts
en sang, le corps froissé, je me cou-
chai par terre, & m'abandonnai triste-
ment à mes reflexions. Comment fe-
rais-je, lorsque le jour bientôt revenu,
montreroit aux Religieuses, un homme

enfermé dans leur jardin ? un homme ; car je n'avois plus de jupons , & mon très-mince caleçon déchiré en plusieurs endroits , trahiroit mon sexe ; ces femmes effrayées iroient chercher main-forte ; Madame Munich me reconnoîtroit ; je retomberois au pouvoir d'un père sévère , jaloux de son autorité ; le Baron me renfermeroit encore , il m'enleveroit pour toujours à Sophie , à Sophie cruellement compromise & peut-être deshonorée .. deshonorée ! .. cette horrible idée redoubloit mon désespoir , quand j'entendis un petit cri aigu & prolongé , tel à-peu-près que le produit d'une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon maronier protecteur ; mais je n'atteignis la cime , qu'aux dépens de mon pauvre caleçon qui pendoit par lambeaux. Après quelques minutes de calme , un léger

bruit frappa mon oreille ; une femme dont le clair de la lune me laissoit distinguer le costume remarquable, s'avançoit avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même, je vis un homme paroître sur le chaperon du mur, le long duquel il descendit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derrière les arbres, & vint sous l'allée couverte, joindre celle qui l'attendoit. Tous deux s'affirent au pied du maronnier, sur lequel je demeurois immobile & attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement, du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, & accompagner de ces douces épithètes consacrées par l'amour, leurs noms qu'il répétèrent plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejetton d'une maison illustre. A son véritable nom que je

deis taire, on me permettra de substituer celui de Derneval... L'amante ! ce n'étoit pas une pensionnaire ! ce n'étoit pas une dame en chambre !... L'amante ? je l'appellerai ?... c'étoit Dorothée ! amour quelles nobles familles tu réunissois dans ces deux personnes ! mais quel tems, quel lieu, tu avois choisi ! il est donc vrai que tu pénétrés quelquefois dans ces maisons de paix, où l'on t'a juré une haine éternelle ! il est donc vrai que tu as des autels particuliers ! je vis le couple heureux que tu brûles de tes flammes, te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyoit discret, le plus heureux, le moins chaste des sacrifices.

Puisque Derneval étoit entré volontairement dans le jardin, & qu'il ne témoignoit aucune inquiétude sur les moyens d'en sortir, il avoit une ressource assurée, & je le forcerois bien à ne laisser sortir avec lui. Cette ré-

flexion toute simple se présenta tout-à-coup à mon esprit, je n'en attendis pas une autre. Je saisis l'extrémité de la branche qui me parut la plus longue & la plus flexible ; je m'élançai, la branche se courba, & quoiqu'elle m'eût porté à peu de distance de la terre, je tombai lourdement. Au bruit de ma chute, à l'apparition subite d'une figure aussi étrange que la mienne, Dorothée frémit, Derneval se releva brusquement, me saisit par le bras, & soudain m'appuya sur la poitrine le bout d'un pistolet. Oh ne la tuez pas ! s'écria Dorothée d'une voix très-altérée ; je regardai mon ennemi tranquillement & je lui dis d'un ton calme : je ne crains rien, Monsieur, je fais bien que Derneval ne m'assassinera pas ; mais soyez tranquille aussi, je ne trahirai pas vos amours fortunés. Tandis que je lui parlois, Derneval me regardoit de près. D'abord

D'abord il fut trompé par ma coëffure féminine, par le petit *caraco* blanc ; mais le caleçon déchiré attira aussi son attention, & une toile très-fine , modelant certaines formes délatrices , lui donna de terribles soupçons : est-ce une femme ? s'écria-t-il. D'un coup de main rapide, il éclaircit ses doutes, & dès qu'il fut sûr de mon sexe : créature amphibie ! vous me direz qui vous êtes !

— Derneval, je suis amant comme vous.

— Amant de qui ? — De la fille la plus

belle & la plus vertueuse que ce cou-

vent renferme. — Monsieur, comment

s'appelle-t-elle ? comment vous nom-

mez-vous ? (Je les regardai tous deux.)

Je fais vos noms, mais je ne vous les

n'ai pas demandés. Derneval, qu'il vous

permette d'apprendre que je suis Gentil-

homme. — Vous êtes Gentilhomme !

Monsieur, je ne vous demande qu'un

moment.

Il remit son pistolet dans sa poche, & tandis qu'il réparoit certaine partie de son habillement fort en désordre, Dorothée qui s'étoit avant tout occupée du soin de se rajuster, me fixoit avec une attention que je pris pour de la hardiesse. Son amant revint à moi : Monsieur, quelle que soit votre Maîtresse, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne : il faut que la mort de l'un de nous deux, assure à l'autre un éternel secret. — Derneval, sortons ensemble, je suis prêt à vous satisfaire. Et vous croyez que je le souffrirai ? interrompit Dorothée, en se précipitant dans les bras de son amant ; mon cher Derneval ! & vous, M. de Faublas !... — De Faublas ! qui vous a dit ? — Je vous reconnois ; vous êtes le Chevalier de Faublas ! vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde ! je vous ai vu quelquefois au parloir, vous y demandiez votre sœur ; votre sœur n'y alloit ja-

mais sans cette jolie Mademoiselle de Pontis... Un jour , un jour je vous ai surpris lui baissant la main. Ah ! c'est Mademoiselle de Pontis que vous aimez ! c'étoit vous qui chantiez hier cette romance , dont j'ai retenu le refrain.

La plus modeste & la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi !

Souvenez-vous qu'hier l'une de nos Dames a passé avec moi près de votre pavillon ; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutoient ; vous avez dû m'entendre les excuser... Chevalier , c'étoit vous qui chantiez cette romance ? c'étoit pour Mademoiselle de Pontis que vous la chantiez?... Derneval ! Faublas ! poursuivit-elle , en unissant nos mains dans les siennes , la conformité de vos aventures doit vous inspirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver

dans l'autre , un compagnon discret , un ami fidèle , & vous iriez vous égorger ! & Sophie ou Dorothée seroit bientôt réduite à pleurer son amant Monsieur de Faublas , jurez-moi une inviolable discrétion. — Je jure par Sophie ! Et moi par Dorothée ! s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre ; & cet embrassement réciproque , fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amans écoutèrent patiemment le récit des événemens , qui m'avoient amené dans le lieu où je les avois surpris. Derneval me dit ensuite : la lune se cache de plus en plus , nous sortirons d'ici quand l'orage qui se prépare , éclatera ; permettez que Dorothée & moi , nous vous laissions seul un moment.

Le moment fut long. Lassé d'attendre , je m'endormis sous l'arbre au pied duquel je m'étois jetté. Quand je me

réveillai, de rapides éclairs fillonnoient une épaisse nuée, au sein de laquelle le tonnerre rouloit avec un épouvantable fracas; le ciel vomissoit des torrents d'eau. Je me levai très-surpris de ne point voir paroître Derneval. Je m'avancai avec inquiétude sous l'allée couverte, du côté qu'ils avoient pris pour s'éloigner. Que les amans sont distraits & préoccupés! tandis que les éléments paroissoient prêts à se confondre, Derneval & Dorothee s'amusoient à des bagatelles!

Le ciel est en feu, me dit Derneval; on nous découvreroit peut-être à l'instant des éclairs, il faut attendre encore. — Derneval, vous en parlez à votre aise! je suis presque nud! — Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me mouille pas aussi? — Ah Dorothee est avec vous.

Je m'éloignai triste & pensif. Une

de mi-heure après , il fallut retourner à Derneval , pour l'avertir qu'il ne tonnoit plus , & qu'une obscurité profonde favorisoit notre retraite. Il fit enfin ses adieux à Dorothée. Amans heureux , leur dis-je alors , ayez pitié d'un couple amant ! ah Dorothée ! ah , vous qui savez comme il est doux de voir ce qu'on aime , vous n'ignorez pas sans doute combien il est affreux d'en être séparé ! ah montrez-moi ma Sophie , vous le pouvez . . . Derneval me prit par la main , il me dit : Dorothée vous estime , elle aime Mademoiselle de Pontis , nous sommes freres ; vous verrez votre Sophie , vous la verrez. — La nuit prochaine ? mon cher compagnon. — Non , notre imprudence heureuse cette nuit , pourroit ne pas l'être toujours. Je tremble d'exposer Dorothée , vous ne voudriez pas compromettre Sophie ? Chevalier , nous ne nous

avons ici que deux fois par semaine
à-peu-près, & la nuit du rendez-vous,
est toujours une nuit pluvieuse ou som-
bre. Un signal dont nous sommes con-
venus ne me trompe jamais; & quant
à vous, il ne sera pas difficile de vous
arrêter, puisque vous logez dans ce
pavillon. Soyez tranquille, dans trois
jours au plus tard, vous verrez Ma-
demoiselle de Pontis : partons.

Soit-il me conduisit vers la partie du mur
où son échelle de cordes étoit atta-
chée. Nous vîmes que de là je gagne-
rois bien mon pavillon, mais que je
n'en pourrois atteindre à ma fenêtre,
par laquelle nous retournâmes. Der-
rière étoit d'une grande taille, il me
fit monter sur ses épaules, & soute-
nit ensuite mes pieds avec ses mains,
Dorothea ne poussa vigoureusement, au mo-
ment où je faisissois les cordes de ma
fenêtre. Dès qu'il me vit chez moi,

il retourna à son échelle, au moyen de laquelle il escalada le mur en un instant.

J'étois fatigué, j'avois faim, je m'endormis profondément, en attendant mon déjeuner qui m'arriva sur les dix heures du matin. On me remit en même tems une lettre venue pour moi par la petite poste ; elle étoit de Rosambert. Il m'apprenoit que le soir même de mon enlèvement, Madame ma chère mère avoit osé venir lui demander ce que Madame Ducange étoit devenue. Pour consoler cette mère désolée, & pour la déterminer en même tems à croire qu'il n'avoit jamais connu sa fille, il avoit employé l'un de ces argumens victorieux qui ne manquoient jamais leur effet, sur la Dutour. Au reste, il me recommandoit de ne pas sortir de chez moi, & d'y garder l'incognito le plus absolu. Madame de B*** me faisoit chercher

par-tout Tome

par-tout ; des gens apostés rôdoient toute la journée autour du couvent , mon père ne pouvoit faire un pas sans être observé , & l'hôtel du Comte étoit investi , même pendant la nuit.

Infortunée Marquise , m'écriai-je , comme je vous ai délaissée ! de quelle ingratitude j'ai payé vos soins généreux & tendres ! pourrois-je vous faire un crime des mouvemens que vous me donnez pour découvrir ma retraite ? si vous ne me cherchiez pas , vous m'aimeriez moins !

Je tirai de ma poche le portrait du Comte de Florville , & je le baisai. Je n'entreprendrai pas de justifier ces réflexions peut-être déplacées quoique naturelles , & ce mouvement sans doute condamnable quoiqu'involontaire ; tout ce que je puis dire au lecteur , pour l'engager à me continuer son indulgence , c'est qu'un moment après ,

je ne songeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paroître à sept heures du soir ; elle étoit accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord , mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux passèrent sous ma fenêtre. Dorothée pouvoit-elle être belle auprès de Sophie , auprès de Sophie qui brilloit entre toutes ses compagnes , comme une rose au milieu des autres fleurs ? Je ne pus me modérer en la voyant si près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalousie que j'allois lever ; leur prompte retraite prévint mon imprudence , & m'en fit repentir. Elles eurent du moins l'attention de s'asseoir sous l'allée couverte , à peu de distance & vis-à-vis de mon pavillon. Sans doute elles s'entretenoient de moi ; car ma jolie cousine parloit avec feu , & regardoit toujours ma fenêtre. Bientôt aux gestes de Dorothée , je compris qu'elle

montrait à ma Sophie , le côté du mur par lequel Derneval s'introduisoit dans le jardin. Mon cœur étoit pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaisir.

Cependant le ciel étoit calme & serein. Plus impatient qu'un laboureur dont une sécheresse de deux mois brûle les terres inutilement ensemencées, j'invoquois les vents du midi, j'allois sans cesse de la girouette au barometre. Le troisième jour enfin, de gros nuages obscurcirent les rayons du soleil couchant ; la nuit sera pluvieuse, dit Domitien en passant sous ma fenêtre, & moi, je crois qu'elle sera belle, répondit ma jolie cousine. Ah ! oui, bien belle ! m'écriai-je assez haut. Les deux amies qui redoutoient toujours ma vivacité, s'éloignèrent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon pavillon ; il me jeta une échelle de cordes que je fixai sur ma fenêtre, & bientôt j'embrassai mon frère. Nous avançames sous l'allée couverte ; ma jolie cousine & sa tendre amie nous y attendoient. La voilà ! me dit Dorothée, je vous la livre avec confiance, monsieur de Faublas ; elle ne vous aimeroit pas tant, si vous n'étiez pas digne d'elle ! Ah ! croyez-moi, respectez sa timide jeunesse ; prolongez cette époque délicieuse de l'amour vertueux & pur. Que votre union soit innocente, puisqu'elle peut l'être encore ! qu'un jour un heureux hymenée.... hélas ! cet espoir vous est permis, belle Sophie, cette odieuse enceinte ne vous renferme pas pour toujours.... D'affreux sermens.... ses sanglots lui coupèrent la parole. Derneval impatient de la consoler l'entraîna, je restai avec ma Sophie,

Qu'il me soit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois ; le véritable amour est timide & respectueux. Passer des heures entières avec une Maîtresse adorée , tenir sur ses genoux la plus jolie des filles , respirer son haleine , sentir palpiter son cœur , & se contenter de presser doucement sa main , ne prendre qu'en tremblant un baiser sur ses lèvres , ne pas oser solliciter des faveurs plus précieuses qui semblent réservées pour l'amant aimé : voilà ce que le jeune Faublas n'auroit jamais cru possible. Voilà l'étonnante vérité dont la jolie cousine le convainquit dans ce premier rendez-vous. J'approchois de Sophie, son ame purifioit la mienne.

C'est avec cette ardeur & ces vœux épurés ,
Que sans doute les Dieux veulent être adorés. .

Volt. Semiramis.

Et Derneval à qui la tendresse de
Dorothée ne laissoit plus rien à desi-

rer; Derneval étoit peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui cette fois qui vint m'avertir qu'il étoit tems de nous retirer, 'que l'aurore ne tarderoit pas à paroître. — L'aurore? il n'y a pas une heure que nous sommes ici! Allons, Chevalier, interrompit Doro-thée, prenez courage, nous nous reverrons dans trois jours. — Ah Sophie, je tremble toujours que Madame Munich.... — Mon cher cousin, quand après souper ma gouvernante a bu quelques verres de ratafiat, elle ne songe plus qu'à dormir; c'est moi qui reste chargé du soin de fermer la porte de notre petit appartement..... Allons, le tems se passe, interrompit encore Doro-thée, il ne faut pas que le crépuscule nous surprenne ici. Derneval! dans trois jours; peut-être un peu plus tôt..... hélas! peut-être un peu plus tard. — Adieu, ma Sophie; dans trois

jours ; un peu plus tôt , si cela se peut ;
mais je vous en prie , jamais plus tard.
Adieu , ma Sophie.

Pour cette fois le ciel s'intéressoit
aux vœux d'un amant. Un tems couvert
me fit croire, le second jour, que le ren-
dez-vous seroit avancé. Ma jolie cousine
passant sous ma fenêtre , à l'heure or-
dinaire . confirma mon espoir. La nuit
sera pluvieuse ! dit-elle. -- O ma So-
phie ! . . . elle n'attendit pas la fin de
ma réponse.

Une heure après, mon traiteur frappa
à ma porte. Je soupais quand un in-
connu me remit une lettre, en me disant
qu'il étoit chargé d'apporter réponse.
Voici ce que Rosambert m'écrivoit :

» Je crains de tomber malade , mon
» ami , je suis ce soir d'une tristesse !
» il y a plus de deux heures que je
» n'ai ri. Aussi ai-je l'ame pénétrée de
» ce que j'ai vu. Imaginez qu'en atten-

» dant l'heure de la comédie, j'ai été ce
» soir faire un tour de promenade au
» Luxembourg. Une femme qui n'avoit
» pas mauvais tour, se promenoit seule
» dans une allée écartée; moi par dis-
» traction ou autrement j'ai suivi la jolie
» rêveuse. J'ai passé derrière deux hom-
» mes assis sur un banc isolé. L'un d'eux
» avoit un mouchoir à la main : *ah*, s'é-
» crioit-il douloureusement, *je croyois*
» *qu'il m'aimoit ! le cruel ! il me livre*
» *volontairement aux plus mortelles in-*
» *quiétudes*. Mon cher Chevalier, la
» voix de cet homme m'a frappé. J'ai
» laissé pour un moment la petite que
» j'allois atteindre, je suis revenu sur
» mes pas, j'ai fixé les deux amis trop
» préoccupés pour m'appercevoir. Fau-
» blas, celui que j'avois entendu se plain-
» dre, pleuroit amèrement; c'étoit votre
» père ! ... L'autre ! je crois l'avoir ren-
» contré quelquefois chez vous ; si ce

« n'est pas Monsieur Duportail , c'est un
« homme qui lui ressemble beaucoup....
« Mon ami , le Baron pleuroit ! cela
« m'a tant affecté, que je n'ai plus songé
« à la quête du galant gibier que je
« courrois d'abord. Je suis rentré chez
« moi pour vous écrire. Faublas ; j'ai
« naturellement beaucoup d'amitié pour
« les jolies femmes , je sacrifierai dans
« l'occasion mille petits scrupules au
« desir d'avoir celle qui m'aura plu ;
« mais il y a des devoirs ! ... je con-
« viens que Sophie mérite bien qu'on
« fasse quelques fautes pour elle ; mais
« enfin votre père pleuroit ! Cheva'ier,
« réfléchissez-y ».

Je me recueillis un moment , & puis
« appelant l'inconnu : Monsieur , vous
« écrirez à celui qui vous envoie que je
« ferai réponse demain.

« Je n'attendispas que minuit fût sonné
« pour descendre au jardin ; mais mon

impatience ne pouvoit avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluses ne vinrent qu'à l'heure marquée. Aussi-tôt que Derneval se fit entendre , Dorothée courut au-devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. Chevalier , me dit Dorothée , vous avez le secret de ma vie , mais je vous dois une histoire détaillée de mes amours long-tems infortunés. Elle en commença le touchant récit qu'elle ne put finir sans verser un torrent de larmes (1). Console-toi , ma chère Dorothée , console-toi , s'écria Derneval , tu n'as pas long-tems encore à gémir dans ta prison ; bientôt je t'arracherai à l'escla-

(1) Au moment où j'écris , je ne puis révéler les tragiques aventures de ces Amans. Un jour le Lecteur les saura , & c'est alors que je l'instruirai des raisons qui me forcent à les lui taire aujourd'hui.

rage; bientôt tes indignes parens fré-
miront de ton bonheur qu'ils ne pour-
ront empêcher. Et vous, Chevalier,
poursuivit-il avec chaleur, vous que
nos malheurs ont touché, vous m'ai-
derez à les finir. Je rends grace au ha-
sard qui m'a donné un ami, un frère
d'armes, un compagnon tel que vous.
Animés des mêmes motifs, exposés à-
pres aux mêmes dangers, dans notre
même union, nous trouverons notre
sécurité commune. Les ennemis de Do-
(1). née sont les vôtres; je jure une haine
permanente à ceux de Sophie; & malheur
à qui troublera désormais nos amours
si longtemps protégés! Derneval, j'y
consens volontiers! J'embrassai Do-
née, Derneval embrassa ma So-
phie.
Il n'étoit pas quatre heures du matin
quand je rentrai dans mon pavillon;
pendant j'allai frapper au corps-de-

logis qu'habitoit mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *passé-par-tout*, & pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeoit de retourner à la campagne ; que peut-être mon absence seroit longue , mais que je me réservoïs toujours son pavillon , pour avoir dans tous les cas un *pied-à-terre* à Paris.

Avant cinq heures , je fus à la porte de Rosambert. Les domestiques ne vouloient point réveiller leur Maître qui venoit de se coucher. Je fis tant de bruit , que le plus hardi alla dire au Comte , qu'une femme demandoit à lui parler. — A cette heure-ci ? qu'elle aille au diable ! écoute , écoute , est-elle jolie ? — Oui , Monsieur. C'est autre chose ! il n'est pas trop tôt qu'elle entre... Hé ? c'est Madame Firmin ! ce tour-ci vaut l'autre ! (il jetta à mon col.) Il me paroît qu'elle

ma lettre... — Rosambert , faites-moi
donner des habits d'homme , & je vais
de ce pas chez M. Duportail. — Je crois
que vous le trouverez , mon ami. Il
est sûrement revenu , c'est sûrement
lui que j'ai vu hier au Luxembourg.
En vérité , le Baron m'a singulièrement
touché. Savez-vous qu'il est venu ici
dix fois , le Baron ! il ne m'a jamais
trouvé , j'avois donné des ordres si pré-
cis ! — Rosambert , faites-moi donner
des habits.

On me choisit parmi les siens ceux
qui se trouvèrent les plus courts. Je
allai chez M. Duportail , qui fut aussi
charmé que surpris de me voir. Lov-
inski ; lui dis-je , je viens vous livrer
le fils de votre ami , je me remets
à vos mains sans condition. Daignez
seulement être médiateur entre mon père
(il m'a dit moi ; voulez-vous bien me conduire
chez le Baron ? — A l'instant même ,

mon ami. Quel plaisir nous allons lui faire ! Mon cher Baron , quel doux moment tu vas passer !

En chemin , Lovzinski m'apprit que sur un faux avis il avoit été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Sensible à son malheur , je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : tant que Dorliska sera perdue , on ne pourra me la faire épouser.

Nous arrivâmes à l'hôtel. M. Duportail me pria d'attendre dans le salon , & de le laisser entrer seul dans la chambre à coucher du Baron. Il me dit que c'étoit une précaution qu'il devoit prendre , moins pour engager mon père à me pardonner , que pour le préparer par degrés à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maison , ravis de revoir leur jeune

Maître ; Jasm'n sur-tout ne pouvoit contenir sa joie.

Il n'y avoit pas deux minutes que M. Duportail parloit au Baron , quand j'entendis celui-ci s'écrier : Il est là , mon ami , allons , je suis sûr qu'il est là ! mais qu'il entre ! qu'il entre donc ! Je m'avançois vers la porte , elle s'ouvrit avec violence , mon père presque nud se précipita dans le salon ; les domestiques s'éloignèrent par respect. Le Baron me prit dans ses bras & me couvrit de baisers. Je n'avois pas la force de dire un seul mot. Tout-à-coup mon père , comme s'il se fût repenti de m'avoir montré toute sa tendresse , me repoussa d'un air irrésolu. Je me jettai à ses pieds , & lui montrant une bourse encore pleine d'or : mon père , vous voyez que ce n'est pas la nécessité qui me ramène à vous. Il se jetta dans mes bras , me pressa

contre son sein , m'embrassa vingt fois ,
& mouilla mon visage de ses larmes.
Je n'avois plus que cette crainte, di-
soit-il. Mon cher fils ! mon bon ami !
il est donc bien vrai que tu m'aimes ?
J'avois peine à croire que cela ne fût
pas ! Faublas , mon cher fils , tu ne
sçais pas comme ce moment me dédom-
mage des maux que j'ai soufferts ! ce-
pendant , mon ami , tu seras père un
jour ; ah ! puissent tes enfans t'épargner
ses chagrins que tu m'as donnés !

Mon père vit bien que mon cœur
étoit plein , que mes sanglots étouf-
foient ma voix. Il essuya mes larmes
qui se confondoient sur mon visage avec
les siennes : console-toi , mon cher en-
fant , me dit-il , je ne t'en veux pas ,
sois bien persuadé que je ne t'en veux
pas ; tu m'as quitté , il est vrai , mais
la circonstance t'excusoit. Tu m'as lais-
sé plusieurs jours dans l'inquiétude

mais enfin tu es revenu volontairement. Valj'étois plus inquiet que défiant, je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur.... Siens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimois ! hé ! qui ne fait pas des fautes à ton âge ? quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi ? Quel pere plus heureux que le tien peut se vanter d'avoir un meilleur fils ? allons , mon ami , le passé est oublié , reprends ton appartement , entre dans tous tes droits.

M. Duportail s'étoit jetté dans un fauteuil , & nous regardoit tous deux avec un plaisir mêlé de douleur ; nous entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le Baron emporté par sa joie , se leva brusquement , alla à son ami , prit sa main & lui dit : elle se retrouvera , ta fille ! elle se retrouvera , & ton fils , ... Il n'acheva pas , & s'adressant à moi : Faublas , vous renon-

cerez à Sophie?— A Sophie, mon père?
— Oh, oui, je l'exige; sur ce point là,
je serai toujours inflexible; il faut me
promettre de ne plus aller au cou-
vent. — Ne pas aller au couvent! —
Mon fils, je vous répète qu'il faut me
le promettre. — Hé bien, mon père,
puisque vous l'exigez absolument, je
vous assure que je n'irai plus au par-
loir. — Voilà ce que je demande! va,
mon ami, va te reposer. — Mais Adé-
laïde?— Oui, elle est dans l'inquiétude.
(Il écrivit un moment.) Tiens! voilà
le nom du couvent dans lequel elle
est maintenant; cours-y, cours-y vite:
tu n'as pas d'idée du plaisir que tu lui
feras!

Je remontai chez moi pour changer
d'habits, & j'allai voir ma sœur qui
plaignit beaucoup sa bonne amie, dont
elle ignoroit le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval.

qui j'appris le changement de ma demeure, & les raisons qui l'avoient déterminé. Il loua beaucoup la sage précaution que j'avois prise de nous ménager, en tout événement, un asyle dans le pavillon, & il me promit qu'avant la fin de la journée Dorothée seroit instruite de ces événemens qu'elle ne manqueroit pas d'apprendre à Sophie. Nous arrêtâmes que la nuit du surlendemain, nous irions au couvent s'il faisoit beau. On sait que les nuits plus ou moins sombres étoient pour nous les belles nuits ; on sait que sur ce point les amans & les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même soir Justine vint chez moi.
— Bon soir, ma petite Justine, il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés seuls ! Oh Monsieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous

dire. Madame la Marquise..... — Tu es toujours bien jolie ! mon enfant !
— Monsieur , ma maitresse m'envoie...
— Elle sait déjà que je suis ici , ta maitresse ? — Oui , ce matin vous êtes rentré par la grande porte , on est venu le lui dire aussi-tôt..... mais finissez , Monsieur , souvenez-vous de nos conventions.—De quelles conventions parles-tu ? — Vous oubliez tout ! il y a quelques tems , il a été décidé entre nous , que lorsque je viendrais ici de la part de ma maitresse , je commencerais toujours par ma commission.—Hé bien , dépêche-toi donc de parler , ma petite Justine. — Monsieur , ma maitresse a été bien surprise , bien affligée de votre fuite..... mais finissez donc. — Hé ! finis toi-même , tu fais des préfaces comme un Auteur sifflé , ta maitresse a été bien surprise ! crois-tu que je n'aie pas deviné cela ? — Un instant

Monsieur. — Tiens , les exordes m'en-
naient toujours ; mais dans ce moment-
ci sur-tout..... au fait ! ma petite Jus-
tine , au fait ! — Ma maitresse m'a char-
gée de vous annoncer que vos amours
secrets..... — Mes amours secrets ! que
veut-elle dire ? — Mais vos amours avec
elle ne sont pas publics , j'espère ? — Tu
as raison , oui , oui. — Elle dit que
vos amours sont menacés d'un grand
malheur : elle prévoit un évènement
fâcheux qui pourroit découvrir au Mar-
quis le secret de votre déguisement.
— Le secret de mon déguisement ! mais
ma belle maitresse seroit perdue ! — Aussi
elle se désole , elle pleure , elle gémit.
Au moins , s'écrie-t-elle quelquefois ,
Hé ! je pouvois le voir ! — Hé bien , où
elle ? où faut-il aller ? — Là ! voyez !
à l'heure je ne pouvois finir assez
maintenant le voilà qui veut me
guetter ! — Ah , Justine , excuse ; mais

tu me dis que ta maitresse se déssole ! quel est donc cet évènement qu'elle craint ? — Monsieur , je n'en fais rien. Demain à dix heures du matin elle vous le dira chez sa marchande de modes ; vous y viendrez , n'est-ce pas ? — Très-certainement ! je n'abandonnerai pas la Marquise dans une situation aussi critique... Ah ça , mon enfant ! voilà ta commission faite !

Depuis si long-tems j'étois privé du plaisir de voir la jolie femme-de-chambre , qu'on ne sera pas étonné qu'elle soit restée un quart-d'heure avec moi.

La situation de la maitresse étoit si triste , qu'on ne sera pas plus surpris de l'empressement avec lequel je courus au rendez-vous , le lendemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir , la Marquise s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'essuyoit les yeux. Mon-

!eur, me dit-elle , je vous prie d'ex-
efer mes importunités ; je n'abuserai
a de votre complaisance , je ne vous
le demande qu'un moment d'attention. Je
de ne vous rappellerai pas , Monsieur ,
s ? le service important que je vous ai rendu
ne- y a quelques jours ; je ne vous par-
ion ai pas de l'ingratitude extrême dont
nt ! vous l'avez payé ; je ne vous deman-
ai point où vous avez passé le tems
e du is est écoulé , depuis le jour de votre
am- ie jusqu'à celui de votre retour chez
elle- Baron ; je sens qu'il ne me convient
moi- de m'informer de votre conduite ,
oit f- ens que mes plaintes , mes reproches
arpris mes questions , seroient également
ouru- uiles. J'ai perdu tous mes droits sur
à dix- e cœur , je veux au moins conser-
v- votre estime ; un danger commnn
oir , la- menace , je veux vous le mon-
mon- ur pour vous l'épargner. Jetez avec
. Mon- uiles yeux sur le passé , Monsieur ,

je prétends me justifier à vous-même de ma tendresse pour vous ; & pourvu que votre amitié me reste.... de grâce ne m'interrompez pas..... pourvu que votre amitié me reste , pourvu que vos jours soient en sûreté , je verrai tranquillement le péril auquel sont exposés mon honneur, & peut-être ma vie.

Monsieur , vous vous rappelez sans doute comment le hasard qui seconda bien votre adresse , vous mit dans le lit ? ... hélas ! vous n'avez pas oublié quel prix votre audace fut récompensée ; mais vous excuserez ma foiblesse , vous songez qu'à ma place aucun homme n'eût été plus forte que moi. Le lendemain cependant , quand je commençai à réfléchir qu'un jeune homme , que je ne connoissois à peine, possédoit mon cœur & ma personne , je fus épouvanté.

(1) C'est elle qui le dit.

Mais ce jeune homme brilloit de mille
qualités réunies, sa beauté m'avoit
donné, j'étois charmée de son es-
prit, il paroissoit sensible, il n'avoit
pas seize ans ! je me flattai de capti-
ver sa tendre jeunesse, de former son
caractère docile, j'osai concevoir l'espérance
de me l'attacher pour toujours. Je
n'épargnai rien pour serrer davantage
les nœuds trop précipitamment formés
mais que je voulois rendre indissolu-
bles. Toutes mes espérances furent cruel-
lement trompées ; j'avois une rivale,
je le découvris malheureusement trop
tard, je fis de vains efforts pour ra-
viver l'infidèle. Cependant il gémissoit
sous l'esclavage ; j'osai former le projet
de le délivrer. L'excès de mon impru-
dence lui prouveroit l'excès de mon
amour ; ma témérité me rendroit peut-
être mon amant ! je n'examinai plus
si j'exécutai l'entreprise la plus hardie

que jamais femme ait tentée !... hélas ! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale que sans doute le perfide a vue, pour qu'il l'ingrat m'a trahie !... ah ! pardon, Monsieur, ma douleur m'égare, ce ne sont pas là les expressions.... ce n'est pas ce que je voulois dire.... Monsieur, vous m'avez quittée, une autre vous haïroit peut-être ; moi, je vous demande votre estime & votre amitié.

O mon amie !.... je me jettai à ses genoux, je voulus prendre sa main qu'elle retira.

Votre amitié, Monsieur, elle m'est bien nécessaire... relevez-vous, de grâce, relevez-vous, daignez m'entendre jusqu'à la fin. Monsieur, votre ancien travestissement a nécessité des travestissemens nouveaux, mille imprudences ont suivi la première. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent ; mais on

ne sauroit tromper long-tems le public
curieux & malin. Le hasard qui nous
a servis pourra nous perdre; il ne faut
qu'une indiscretion de nos gens, qu'une
rencontre imprevue, qu'un mot échappé.
Voilà les réflexions que j'aurois dû faire
plutôt; mais je n'ai pas été sage,
parce que je me croyois heureuse. Tant
qu'un doux espoir a pu m'abuser, je
ne suis étourdie sur le danger; mes
yeux ne se sont ouverts que lorsque
l'étonnante fuite de Madame Ducange
a pénétré mon cœur de cette affreuse
vérité que je n'étois pas aimée.....
Si, si mon erreur m'étoit restée, je
serois encore au fond de l'abîme, sans
avoir apperçu!

La Marquise versoit un torrent de
larmes; je me jetai encore à ses ge-
noux: ô ma tendre amie, je vous
aime? je vous aime!

Non, non, je ne le crois plus, je ne

peux plus le croire. Relevez - vous , Monsieur , je vous supplie de vous relever , je vous supplie de m'écouter. Tôt ou tard , je le prévois , notre liaison sera découverte , la multitude appellera mon amour une aventure galante; & cette aventure , si les détails en sont trouvés piquans , fera un éclat terrible! ce sera l'histoire du jour ! le marquis saura ses affronts , il les saura. . . Chevalier , je vous demande une grâce , une unique grâce. Songez dès-a-présent à vous dérober au ressentiment de Monsieur de B * * * ; je l'attendrai courageusement quand j'y resterai seule exposée. Partez , Faublas , partez ! emmenez ma rivale , soyez heureux autant que vous m'êtes cher , autant que je suis malheureuse !

Qui ? moi ? je ferois une double lâcheté ! je fuirais le Marquis , je laisserois la plus généreuse des femmes en but à sa fureur ! . . . mais , ma chère ma-

man, pourquoi ces alarmes cruelles?....

Elles sont trop bien fondées, Monsieur, apprenez l'embarras où je suis, Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du Marquis, & l'engager à chercher des éclaircissemens, dont le résultat me sera funeste. Monsieur, vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette scène bizarre qui dans le tems nous a tant chagrinés tous deux ? vous paroissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, & moi-même je souffrois d'être obligée de partager un bien qui me sembloit n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au Marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari trop exigeant me faisoit de fréquentes querelles, que je supportois à cause de vous. A cette époque, nos rendez-vous se sont multipliés, & je n'ai pas toujours conservé

dans vos bras (ici la Marquise rougit beaucoup) cette présence d'esprit, si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, Monsieur, il y a près de trois mois que le Marquis n'a couché dans mon appartement, & cependant je suis... je suis enceinte.

Enceinte ! répétais-je avec un cri de joie ; enceinte ! je suis père ! & je vous abandonnerois !... maman, ma chère maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chère que jamais.

Je suis enceinte ! répéta aussi la Marquise, mais d'un ton si douloureux que mon cœur en fut déchiré ; malheureuse mère ! enfant plus malheureux ! à ces mots elle s'étendit plutôt qu'elle ne se renversa sur le canapé où je m'étois assis près d'elle. Ses yeux se fermèrent, sa tête retomba mollement sur son sein ; mais le mouvement égal de ce sein doucement agité, ses lèvres

toujours vermeilles, les roses de son teint que me laissoit voir la toilette négligée du matin, & qui loin de se flétrir, brillent d'un éclat plus doux; tout m'annonça que l'état de foiblesse dans lequel je la voyois, n'auroit par de suites fâcheuses. Mes baisers brûlans ne purent la rendre à la vie; je me précipitai dans ses bras, elle tressaillit; & les plus vives sensations graduellement produites la tirèrent enfin de sa léthargie. D'abord ses bras voulurent me repousser, bientôt ils m'attirèrent: mon amante partagea mes transports, & me prodigua les noms les plus doux.

Me voilà donc exposée à de nouvelles perfidies, me dit-elle, dès qu'elle eut repris ses sens? Je la rassurai par les protestations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pourtant quelque défiance, quand je lui dis que Madame Ducange s'étoit réfugiée

chez le Comte de Rosambert ; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit , en m'accablant des plus tendres caresses , qu'elle se croyoit au second mois de sa grossesse ; & je ne sortis du boudoir qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant , je me croyois un autre homme. Quelle nouvelle ! la marquise venoit de m'apprendre comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adolescent ! déjà Faublas n'est plus ce jeune étourdi , faisant siffler dans ses mains une frêle baguette , fredonnant l'arriette nouvelle , coudoyant les hommes , regardant les femmes sous le nez , devançant à la course un char léger , passant comme un éclair au milieu de deux commères qui jasetent au coin d'une rue , marchant sur le pied de ce badaud qui regarde un escamoteur , renversant sur une borne

cet autre nigaud qui lit une affiche ,
& toujours riant comme un fol des
burlesques accidens causés par sa viva-
cité ! Non , la démarche du Chevalier
maintenant grave & mesurée , annonce
un homme raisonnable ; la noble au-
dace qui brille sur son visage , est tem-
pérée par la douce joie dont son front
rayonne ; son regard fier avertit les
passans du respect qu'ils lui doivent ;
dans toute sa personne est répandu je ne
sais quel air de dignité , qui semble leur
dire : honorez un père de famille (1).

(1) *Honorez un père de famille !* jeune
garçon ! qu'oses-tu penser ? que dis-tu ? Fau-
blas , mon cher Faublas , prends garde à toi.
Sur-tout ici qu'ils te blâmeront amère-
ment , s'ils n'ont pas pitié de ton âge. C'est
qu'ils t'accuseront d'avoir plus de gaieté
que de délicatesse , plus de feu que de sensu-
alité , plus d'esprit que de jugement. D'a-
illieurs ils te diront que de tous les sentimens ,

J'espérois trouver chez moi Rosambert, à qui je brûlois d'apprendre mon

le plus impérieux, le plus exclusif, l'amour le véritable amour, ne souffre ni distraction, ni partage; ils soutiendront que le volage amant de Madame de B***, n'eut jamais un attachement bien sérieux pour Mademoiselle de Pontis.

Toi, qui adoras toujours ta Sophie, lors même que tu ne cessois de lui donner des rivales, tu répondras dans l'innocence de ton cœur, que l'amant heureux d'une belle dame, peut être aussi l'amant tendre d'une jolie demoiselle. Ils contesteront; tu aimes à disputer, un combat polémique s'engagera peut-être; peut-être que selon l'usage de tout temps pratiqué par les gens de lettres, ils te feront de beaux complimens le premier jour, pour te dire de grossières injures le lendemain. Si tu n'es pas plus modéré, plus poli ou moins malin qu'eux, le peuple oisif des cafés s'amusera, & la question restera à juger.

Mais un article plus délicat leur fournira contre toi des armes victorieuses. Ils te diront

bonheur. Jasmin me dit que le Comte étoit en effet venu ; mais qu'il n'auroit pu m'attendre long-tems. Une maladie dangereuse tout-à-coup surve-

que cet engagement sacré commandé par la religion , avoué par les loix , le mariage est le plus respectable quoique le moins respecté ; que ceux là seulement méritent d'être honorés , qui , dans une union pure & chaste , embrassent des enfans dont la naissance ne donne aucun soupçon à l'heureux époux , ne coûte aucun remords à l'épouse vertueuse. Ils te diront que jamais le coupable père d'un enfant adultérin , ne doit être appelé père de famille ; que violer un serment fait au pied des autels , c'est transgresser les loix divines ; que placer dans une famille une fille des héritiers illégitimes , c'est troubler la manière la plus inexcusable , l'ordre de la société. Jeune homme , ils te feront mille autres observations non moins pressantes , & quand tu seras plus formé , tu conviendras... Oui , tu conviendras qu'ils avoient raison , mais tu n'admettras leurs principes que pour en tirer d'autres conséquences ; tu soutiendras la nécessité du *Divorce*.

nue à l'un de ses oncles , dont il étoit seul héritier , l'obligeoit d'aller s'enterrer sur-le-champ au fond de la Normandie , dans une terre dont cet oncle étoit le seigneur. Rosambert n'avoit pu dire à Jasmin , si son retour seroit prompt ; mais au cas que son exil se prolongeât , il me prioit de venir passer quelques jours avec lui , si j'en avois le courage , & si mes amours me le permettoient.

O ma jolie cousine ! ton souvenir m'occupait le reste de cette journée , & durant tout le cours de celle qui la suivit , un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je soupai avec le Baron , ensuite au lieu de remonter chez moi , je descendis sous la porte cochère. Le Suisse enfin gagné par mes libéralités , ne me vit pas sortir. Je me rendis derrière le couvent , dans une rue écartée , où Derneval accompagné de

deux fidèles domestiques m'attendoit déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées, bientôt j'embrassai celle que j'adorois. Il faut avouer qu'elle fut cette nuit là de grands combats à soutenir. Je n'osois aspirer encore à l'entière possession d'une amante aussi honorée que chérie; mais je voulois obtenir des faveurs plus précieuses que celles qui m'avoient été jusqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entreprises à chaque instant renouvelées. A quatre heures du matin nous nous donnâmes un baiser d'adieu! Jasmin muni d'une grosse clef, attendoit mon retour, & ouvrit doucement les portes de l'hôtel, dès qu'il entendit le signal convenu.

C'est ainsi que pendant trois mois, je trompai la vigilance du Baron qui me sembloit tranquille, tandis que Sophie

ayant à combattre sa propre foiblesse & mes desirs toujours renaissans, m'étonnoit par sa longue résistance, me forçoit d'admirer les efforts heureux de sa vertu sans cesse exercée, me renvoyoit chaque matin mécontent d'elle, me revoyoit chaque nuit plus amoureux, & redoubloit mon supplice en m'avouant que tant de privations ne lui paroïtroient guères moins douloureuses qu'à moi, si elle n'en trouvoit un dédommagement bien doux dans le témoignage de sa conscience pure, & dans l'estime de son amant.

C'est ainsi que pendant trois mois je trompai la jalousie de Madame de B***, à qui mes journées étoient consacrées. La Marquise me recevoit souvent chez sa marchande de modes, quelquefois à sa maison de Saint-Cloud, quelquefois aussi chez elle. J'arrivois rarement le dernier au rendez-vous.

la belle Maîtresse , charmée de mes
impressemens , & peut-être étonnée
de ma constance , sembloit craindre
de tout d'épuiser mon amour. Son
car qui exigeoit tant de ménagemens ,
fournissoit différens prétextes aux refus
loquens dont elle aiguillonnoit mes
vies. C'étoient des foibleesses d'esto-
mach, des migraines, des maux de
tête, mille autres indispositions, qui
me rappelant qu'elle étoit mère
me rendoient plus intéressante à mes yeux.
Mais, & malgré cependant de voir sa taille tou-
jours aussi belle garder les mêmes pro-
portions, j'attendois impatiemment cette
époque d'arrondissement, qui devoit
affirmer la paternité. Aux questions
curieuses que je lui faisois de tems en
tems, la Marquise répondoit qu'il étoit
possible qu'elle se fût trompée d'un mois;
rien des femmes atteignoient le qua-
rante & le cinquième, avant que leur

taille arrondie eût décélé leur grossesse ; enfin que le dérangement de la santé & d'autres signes plus certains , ne lui permettoient pas de douter de son état.

Rosambert revint dans les premiers jours d'octobre. Son oncle en mourant l'avoit mis dans l'embarras des richesses des Normands , naturellement plaideurs l'avoient chicané ; les jolies filles du pays de Caux l'avoient consolé. La nouvelle de la grossesse de Madame de B*** , le Comte me félicita d'abord ; mais au récit des circonstances singulières qui avoient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avoit faite , il sourit , & secoua la tête d'un air défiant.

Mon ami , me dit-il , tout cela n'est pas clair ; je crois que les allarmes de la Marquise n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup ; & son état me paraît au moins problématique. D'abord

est vrai qu'à l'époque de cette aventure
de l'ottomane, elle ait renoncé à Mon-
sieur de B***; & c'est un effort dont
je la crois bien capable il est encore
peu douteux, qu'aux premiers indices
d'une fécondité traîtresse, elle se sera
rangée de manière que son heureux
époux puisse s'attribuer tout l'honneur
de ce chef d'œuvre, qui seroit mis en
œuvre huit mois après. Ainsi, vous
comprenez qu'elle n'a joué l'inquiétude,
pour attendrir davantage votre cœur
compatisant. Mais il y a plus: je crois,
Monsieur Faublas, que vous n'avez
encore eu l'esprit d'être père. Qu'est-
ce que je vous prie, que cette grossesse
qu'on ne vous instruit qu'au bout de
trois mois! L'accident heureux ou fi-
nal ne vous intéressoit-il pas assez
pour qu'on vous l'appût dès la première
fois? Falloit il, pour vous avertir,
attendre pendant trente jours, que le

Tome V.

second courrier manquât ? Et puis remarquez que trois mois se sont écoulés depuis la confiance ; trois & deux font bien cinq. Cinq mois révolus ! & rien ne paroît encore ! & de votre propre aveu , il n'y a pas trace d'emboupoint ! que diable ! mon ami , voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut tromper un amant. Mon cher Faublas , je vous assure que ce petit Chevalier là est avorté Mon ami , cette grossesse a été imaginée pour vous ramener , vous retenir & vous intéresser. Au reste , la ruse n'est pas mauvaise ; je n'en veux d'autre preuve que le grand succès qu'elle a eu.

Les observations de Rosambert me paroisoient pressantes ; mais il m'en coûtoit beaucoup de renoncer au doux espoir dont j'étois bercé depuis plusieurs mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le soir même.

Justine étoit venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrois me rendre chez sa Maîtresse ; je n'y manquai pas. Je n'eus pas besoin de frapper aux portes de l'hôtel , elles étoient ouvertes ; mais lorsque Suisse me vit , je nommai Justine , et me coulant derrière une voiture qui venoit apparemment d'entrer ; je gagnai l'escalier dérobé. Arrivé au boudoir , j'ouvris la porte , j'entrai brusquement , et je ne fus pas peu surpris d'entendre M. de B*** qui parloit très haut dans la chambre à coucher de la Marquise. L'instant même, Justine sans doute avertie du bruit que j'avois fait en ouvrant la porte , se précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

Il rentre dans le moment , me dit-elle , en me poussant dehors. J'eus bien-entendu descendu quelques degrés. Mais voyez donc cette sotte qui s'enfuit quand j'ai parlé , s'écria M. de B*** , qui

pour suivit Justine. Il entra dans le boudoir , à l'instant où elle tenoit d'une main le flambeau dont elle m'éclairait, & de l'autre la porte entr'ouverte. La rusée suivante , sans répondre un seul mot , acheva de tirer la porte qu'elle ferma à double tour ; & puis elle me fit signe de l'attendre. N'ayez pas peur , me dit-elle , dès qu'elle fut près de moi il ne peut plus nous joindre : mais Monsieur , ce boudoir vous est funeste.

Ici Justine laissa échapper des éclats de rire que le Marquis entendit. L'impertinente ! s'écria-t-il , elle rit de sottise , & elle me ferme la porte nez ! Je n'entendis pas le reste , Justine qui faisoit d'inutiles efforts pour modérer sa gaité , recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras : friponne tu vas payer pour ta Maîtresse ! à mots , je soufflai la bougie ; je donnai

me baisa à la rieuse, & je l'assis doucement sur les marches. — Hé ! mais, Monsieur, que faite-vous donc ? ...
Quoi ! sur un escalier ? Au lieu de ré-
pondre, je préparois le moment fortuné ;
mais Justine, un peu trop vive, fit un
mouvement brusque & si malheureux,
que le flambeau qui se trouvoit à côté
d'elle, roula du haut en bas de l'es-
calier ; avec un grand fracas. Qu'est-ce
que cela, cria le Marquis à travers la
porte, Justine, vous avez fait un faux
pas, Oh ce ne sera rien, rien du
tout, lui réponait-elle d'une voix trem-
blante. Oui ! rien, répliqua-t-il & elle
ne peut pas parler ! Pendant ce court
dialogue, Justine s'efforçoit de me chas-
ser du poste que j'occupois, & que je
m'obstinois à garder. Quoiqu'il me pa-
rût fort dur de quitter le champ de
bataille, avant d'avoir remporté la vic-
toire, il fallut m'y décider pourtant,

Le Marquis venoit de sonner ses gens, & nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Justine, qui venoit de faire un faux pas dans l'escalier dérobé. Je n'avois pas un moment à perdre. Au risque de me rompre vingt fois le col, je descendis l'escalier dans un désordre extrême. J'aperçus près de là une rampe où je courus, non sans peine, me cacher & me rajuster de mon mieux. Je me disposois à sortir de ma retraite pour traverser la cour, quand les domestiques parurent au bas du grand escalier. Ils accouroient avec des lumières, je n'eus que le tems d'ouvrir la portière d'un carosse, dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Justine épargnoit la moitié du chemin à ceux qui la venoient secourir. Elle fut ramenée comme en triomphe, par les laquais chargés de l'avoir trouvée saine & sauve, après cette lueur

ne aussi terrible chute. Déjà ces Messieurs
monteroient le grand escalier , en fai-
sant mille exclamations joyeuses. Déjà
je me préparois à profiter du moment
pour m'échapper ; mais mon destin
me m'avoit réservé pour cette soirée
les plus ridicules malheurs. Du gros
de la troupe se détacha tout-à-coup un
grand diable de palfrenier , qui s'ache-
vant tout droit vers la remise , com-
mença par poser sa chandelle sur le
marche-pied du carrosse , où je restois
dans une horrible transe. Il visita en-
suite une voiture remisee près de la
porte ; (c'étoit apparemment celle qui
devoit de ramener le Marquis,) il fit
quelques tours sous la remise ,
revenant enfin s'asseoir sur le com-
mode marche - pied , après avoir ôté sa
chandelle qu'il souffla : elle ne peut tar-
der à venir , dit-il , attendons-la. Dès
ce moment cette lumière qui me gênoit cruelle-

ment fut éteinte , je me sentis plus
tranquille. La nuit étoit si sombre , il
faisoit un brouillard si épais , qu'on ne
distinguoit rien à quatre pas de distance.
Cependant un grand quart d'heure s'é-
toit écoulé ; la personne désirée n'ar-
rivoit pas ; je m'impatientois dans ma
prison autant que mon geolier , qui
juroit tout bas sur son marche-pied.

Enfin j'entendis un léger bruit dans
la cour ; le palefrenier l'entendit aussi ,
il se leva en toussant doucement , on lui
répondit sur le même ton , on s'avança
on lui parla tout bas. C'est bon ,
péta-t-il assez haut pour que je l'enten-
disse : dans celui-là , ajouta-t-il , &
frappa sur mon carrosse, A ces mots
on quitta l'intelligent domestique, &
resté seul, vint à ma portière, la ferma
à clef, passa de l'autre côté, en
autant, & ferma de même l'autre vo-
ture remise près de la mienne.

enant, se dit-il à lui-même, je puis
allumer ce reverbère; & comme s'il
avoit eu un parti pris de me désol-
er, il alla précisément en face de la
remise, allumer un très-gros fanal,
qui, dans le fond de cette cour moins
large que profonde, jettoit malgré le
rouillard, un assez grand jour pour
qu'on pût aisément distinguer tout ce
qui s'y passoit. Après cette belle opé-
ration, il s'éloigna en sifflant.

Vous qui lisez cette funeste aven-
ture, si vous aimez Faublas, plaignez-
le. On le chasse d'un boudoir, on le
poursuit sur un escalier, on le poursuit
dans une remise, on l'emprisonne dans
une carrosse, il est inquiet, il est mor-
tifié, & pour comble de malheur,
il n'a pas soupé.

L'odeur des mets qu'on préparoit
dans les cuisines, venoit jusqu'à moi,
et j'en ressentais que plus vivement

combien il est douloureux quelquefois d'avoir bon appetit. Ma situation cependant me paroissoit si triste, que ce n'étoit pas la faim qui me tourmentoit le plus. Ces mots dans *celui-là*, me faisoient faire de terribles réflexions. Avois-je été découvert? le Marquis, enfin bien instruit, préparoit-il sa vengeance?

O mon ange tutélaire! ô ma Sophie, ce fut toi que j'invoquai dans ce moment critique. Il est vrai que je suis toujours séduit par l'objet présent, je t'avois oubliée pendant quelques heures; il est vrai que j'étois dans l'infortune quand je t'adressai mon tardif hommage; mais honore-t-on moins dans son cœur le dieu dont on néglige quelquefois le culte; & n'est-ce pas surtout lorsqu'ils sont malheureux, que les hommes implorent la divinité?

J'eus tout le tems de songer à ma jolie cousine. J'aurois pu m'évader peu

ère, mais je n'osois le tenter, parce que les domestiques alloient & venoient sans cesse dans la cour, parce que le fatal reverbère eût éclairé tous mes mouvemens, parce qu'enfin dans la crainte qu'on ne m'eût découvert, & qu'on ne me guettât au passage, j'aimois mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, & je finis par m'endormir dans mon poste.

Le bruit de la porte cochère qui crioit sur ses gonds, me réveilla sur le milieu. Le Suisse, un troussseau de clefs à la main, fermoit toutes les serrures & barricadoit toutes les portes. C'étoit tout ce que je redoutois, c'étoit sans doute celui qu'on avoit attendu pour venir assiéger? j'en fus quitte pour la peur. Le Suisse rentra paisiblement dans sa loge; un domestique éteignit les reverbères, chacun s'alla coucher.

Le silence profond qui régna bientôt dans l'hôtel, me rassura totalement. Il étoit clair qu'on ne songeoit pas à moi, & que ces mots *dans celui-là*, qui m'avoient tant inquiété, indiquoient seulement une aventure nocturne, dont j'allois être le témoin. Cependant je sortois d'un embarras pour retomber dans un autre ; ma prison paroissoit devoir être le lieu de la scène qui se préparoit. Dans un espace aussi étroit, un tiers ne pouvoit qu'incommoder les acteurs, & j'étois d'ailleurs très-intéressé à ce que ceux-ci, quels qu'ils fussent, ne me découvrirent pas. Je ne pouvois donc sortir trop tôt du carrosse. Je voyois encore de la lumière dans les appartemens ; mais il n'y en avoit plus dans la cour ; mais le brouillard étoit toujours fort épais. Je pouvois, sans craindre d'être aperçu, tenter enfin la descente ; je l'exécutai

fort heureusement. Quel plaisir j'éprouvai, quand je sentis le pavé de la cour ! un jeune parisien, engagé pour la première fois de sa vie dans une promenade sur mer, ne ressent pas une joie plus douce en rentrant dans le port !

Un léger retour sur moi-même, calma l'ivresse de ce premier transport. Puisque tout étoit fermé, je m'étois procuré seulement une prison moins incommode ; j'avois faim, j'avois froid, et pour comble d'ennuis, une horloge éternelle sonnant des quarts quand je croyois compter des heures, me fatiguoit de son bruit monotone, & me promettoit la plus longue des nuits. Les bougies s'éteignoient peu-à-peu dans les appartemens, une profonde obscurité régnoit par-tout ; cependant personne ne paroissoit encore ! mon impatience étoit égale à ma curiosité. Il est enfin trois heures du matin.

J'entends quelque mouvement dans la cour. Un homme dont je ne puis distinguer les traits s'avance doucement ; je recule avec précaution ; il ouvre la portière & monte dans le carosse, au moment où, pressé d'un désir curieux, je m'affieds modestement derrière.

Après un quart-d'heure de silence, l'inconnu frappe des pieds, & tout d'un coup apostrophant à la fois la nuit, le froid, le brouillard, & une personne qu'il appelle chienne, il descend du carosse, se promene sous la remise, & pour se distraire apparemment, il vient à deux pas de moi, satisfaire un besoin très-malhonnête. Ce Monsieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux signes d'impatience. La chienne ! s'écrie-t-il à tout moment, & il accompagne cette exclamation de quelques autres expressions plus énergiques. Enfin il ajoute : que c'est bête, de me

donner rendez-vous ici , de ne pas vouloir que j'aïlle dans sa chambre comme les autres fois ! elle vient me conter que la nuit dernière, Madame a entendu du bruit , & que ça tache son honneur. Son honneur ! je dis, ça se peut bien : mais faut-il pour cela qu'elle me laisse pendant deux heures gober le brouillard & le rhume ! la chienne femelle ne fait donc pas que quand un homme est gelé....

La complainte de l'amoureux , [on devine que ç'en étoit un] fut interrompue par un léger bruit, qui attira son attention & la mienne. Il se leva , alla au-devant de la personne aimée , se joignit à peu de distance , & lui reprocha sa lenteur. Elle se justifia par un baiser bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant ; il répliqua de la même manière , & la conversation s'anima au

point, que le choc égal & soutenu de leurs lèvres amoureusement pressées, forma bientôt un doux concert, dont un tiers observateur devoit peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avois d'être découvert, se joignoit alors un desir inquiet de savoir quelle étoit la beauté facile, dont le langage avoit à la fois tant de douceur & d'énergie ; mais les ténèbres épaisses qui m'avoient protégé contre l'amant, déroboient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple qui s'entendoit si bien sans parler, monta dans le carrosse. Il en partit aussi-tôt des soupirs étouffés, des gémissemens tendres, & la caisse violemment poussée, fit en une minute, vingt soubresauts, qui m'apprirent assez à quelle espece d'exercice se livroient ceux qui étoient dedans. Etrangement cahotté derrière, je songeois à quitter ma place,

grand la voiture remise par degrés
dans son parfait équilibre , m'annonça
que les athletes reprenoient haleine.
Mon cher la Jeunesse ! dit alors une
voix dont je reconnois les accens si
 doux... hélas ! & si trompeurs... mon
cher la Jeunesse !... Ma chère Justine !
répond aussi-tôt le butord , & je sens
la caisse reprendre son balancement per-
pétuel !

Je m'essaie de me glisser en bas , un grain
de sable se rencontre sous mes pieds
& s'écrase en criant. Mon dieu ! dit
Justine, qu'est-ce ? j'entends du bruit !..
dans la cour... nous sommes sur-

la Jeunesse étonné descend , passe
de moi sans me voir , marche au
gard dans la cour & affecte de touf-
Justine, plus morte qui vive , est
immobile dans le carosse. Je me
porte à la portière : c'est moi , char-

mante enfant , j'ai tout entendu , renvoie la jeunesse tout-à-l'heure ; songe sur-tout qu'il me faut un gîte , & que je n'ai pas soupé. — Quoi ! Monsieur de Faublas , vous étiez là ? — Oui , j'étois là ; mais renvoie la Jeunesse , donne-moi une chambre , donne-moi à souper. Je te dirai après ce qui m'est arrivé , ce que j'ai entendu , ce que tu as fait ?

A ces mots je regagne mon poste en tâtonnant. La Jeunesse revient , il assure à Justine qu'elle s'est trompée , qu'il n'y a personne. Justine soutient qu'elle a entendu du bruit , que quelqu'un est levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer son triste amant , qui ne la quitte qu'après l'avoir embrassée plusieurs fois , & sur la parole qu'on lui donne , que dès le lendemain même , on lui offrira sa revanche à

heure & dans un lieu plus com-
mode.

Dès qu'il se fut éloigné, Justine me
déclara qu'elle ne savoit où me con-
duire. Monsieur, me dit-elle, passe la
nuit chez Madame. — Quoi! le Mar-
quis? . . . — Il l'a voulu absolument.
— Ah! ah! mais tu as une chambre,
Justine? — Oui, Monsieur, tout
à l'appartement de Madame. — Hé
bien, mon enfant, conduis-moi dans
cette chambre. Il y a sept mortelles heures
que je m'enrhume & que je jeûne ici;
voudrais-tu m'y laisser mourir de faim
de froid? Oh non, Monsieur Faublas,
sûrement non; mais c'est que . . .
ma Maîtresse entend du bruit? — Bon!
j'en ferai pas tant que la Jeunesse
a fait la nuit dernière.

Justine me prit par la main, & tous
deux marchant sur la pointe du pied,
d'inclinant le col & prêtant l'oreille,

nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en question. Justine alluma une lampe & se hâta de faire du feu. Elle n'osoit me fixer ; mais son regard timide & détourné, sembloit me demander grâce ; & je voyois sur le minois chiffonné de la friponne , un petit air boudeur & confus qui le rendoit plus piquant qu'à l'ordinaire. Oh , que j'étois tenté de lui pardonner ! oh qu'un jeune homme de dix-sept ans , a peine à garder sa colère dans la chambre d'une jolie fille de son âge ! je ne pouvois douter que la Jeunesse ne fût heureuse ; mais je l'étois aussi ; il ne s'agissoit donc plus que de savoir lequel des deux on aimoit davantage ? Oui , mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel ! partager mes plaisirs avec un valet ! il ne falloit en vérité rien de moins qu'une idée aussi repoussante pour m'empêcher de faire , en ce moment , de

ment, une infidélité de plus à la Mar-
quise, une injure nouvelle à ma So-
phie.

Aussi-tôt que les réflexions délicates
eurent étouffé les desirs renaissans, je
sentis ma faim davantage : donne-moi
donc à souper, Justine. — Je n'ai rien,
monsieur Faublas. — Quoi ! rien du
tout ? — Ah, si fait ! dans ma commode
deux pots de confiture. — Que deux,
Justine ? — Oui, les voilà, je n'en
donne qu'à mes bons amis, au moins !
— En ce cas, mon enfant, c'est donc la
Jeunesse qui a entamé celui-là. Je n'ai
rien de regret, c'est de ne l'avoir pas étrillé
la Jeunesse, le jour qu'il galoppoit
près moi, au pont de Sève. — Ah !
vous lui avez donné un coup de fouet !
— Il avoit le bras tout noir ! — Je ne m'é-
carte plus de l'intérêt que tu pris dans
cette rencontre mon
enfant, donne-moi du pain. — Je n'en

ai point — Pas une bouchée. — Pas une miette. — Et à boire ? — Oh ! de l'eau plein ce pot à l'eau.

Deux pots de confiture ! c'est le souper d'une Religieuse. Il est sain , mais il est léger ; mais mon estomach n'étoit pas content : & pour le reconforter , il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais & les entrailles. Quelle douleur ! Justine paroïssoit souffrir de ma détresse. *Le feu n'alloit pas assez bien* ; elle tisonnoit & souffloit sans cesse. *Je devois geler* elle boutonnoit mon habit. *Ce chapeau ne suffisoit pas pour me garantir du froid* il fallut me laisser coëffer d'un de ses bonnets de nuit. *On sentoit des vents coulis par-tout* ; elle alloit , pour les épargner , fourrer du papier sous la porte. Justine infatigable prévenoit les besoins que j'avois , & ceux même que je n'avois pas ; Justine enfin

prodiguoit les attentions fines & recherchées, les petits soins délicats, toutes ces caresses empressées dont vous étiez capable toujours une femme qui vous trompe, ou qui va vous tromper.

Monsieur, me dit enfin la rusée suivante, curieuse de savoir comment je m'étois trouvé l'espionnant à trois heures du matin ; je croyois que vous aviez eu le tems de regagner la porte cochère, je vous connois si prompt, si sûr ! je n'avois pas songé que dans le désordre où vous étiez, il vous fallût quelques minutes.... Je l'interrompis pour lui conter de point en point ce qui m'étoit arrivé dans l'hôtel, depuis que j'y étois entré. Elle se contenait pour ne pas rire, quand je lui racontai du boudoir ; le souvenir de sa rencontre sur l'escalier, la fit presque rougir ; un faux air de commisération parut sur sa maligne figure, quand je lui

racontai mon emprisonnement dans le carrosse ; mais lorsque j'en vins à la dernière partie de mon récit , que je comptois égayer par quelques épigrammes , il se fit dans tout son maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baissa les yeux , pencha la tête , pâlit un peu , & de sa main droite comptant les uns après les autres les cinq doigts de sa main gauche , elle hasarda timidement quelques mots d'une justification fort difficile.

Monsieur de Faublas , ne me dites pas ce qui s'est passé dans le carrosse , je le fais , j'y étois. — Tu veux donc bien en convenir ? — Oui ; mais je ne vous ai pas fait une infidélité. — Comment ! es-tu bien sûre de ce que tu dis là , mon enfant ? — Certainement je ne vous ai pas quitté pour la Jeunesse , c'est au contraire la Jeunesse que j'ai trompé pour vous. — Ah ! ah ! —

Monsieur de Faublas
Tome V.

Monfieur Faublas, vous ne m'aimez que depuis quelques mois, vous ! — Et la Maîtrefle ? — il y a plus de deux ans ! Je vous ai préféré dès que je vous ai vu, mais je n'ai pas voulu rompre tout-à-fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage. — Tu t'y prends bien ! — Vous riez, mais foyez sûr qu'il m'époufera. — Sans doute, Jufte, il t'époufoit il y a une demi-heure ! — Que je fuis malheureufe ! je vois que vous êtes fâché contre moi, & peut-être que demain ma Maîtrefle me chaffe. — Quoi ! tu penfes que je lui dis cela ? — Non, Monfieur, ce n'est pas moi ; mais Madame la Marquife n'est pas contente de ma chute fur l'efcalier, & n'en a pas été la dupe. Quand je fuis rentrée, M. le Marquis eft venu me voir, il avoit l'air de me plaindre ; mais Madame m'a regardée de travers. — On ne m'a pas mérité cela, a-t-elle dit féchement,

elle n'avoit qu'à descendre tout de suite, au lieu de s'amuser sur l'escalier. Elle ne m'a rien dit depuis, parce que Monsieur ne l'a pas quittée ; mais elle a reçu mes services avec beaucoup d'humeur, & je crains bien que demain...

— Justine, si elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi, je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la Marquise prétend qu'elle est enceinte....

— Ah ! Monsieur, je vous assure....

— Oui, ce que tu m'as assuré plusieurs fois ; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre : je saurai tôt ou tard la vérité, & si tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. — Mais, Monsieur, je vous la dis... — Alors ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainsi Justine, il est donc vrai que ta Maîtresse n'est pas enceinte ? — Monsieur, elle vous a conté cela dans le temps,

pour se raccommo-der avec vous ; & cette nouvelle a paru vous faire tant de plaisir , que depuis elle n'a jamais pu se décider...vous auriez tort de ne pas en vouloir. Tout ce qu'elle en fait , est pour vous plaire.—Oui, oui... Justine , si elle te renvoie je te cherche une place , & en attendant, tiens. Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui présentois : vous feriez bien , dit-elle , de vous jeter sur mon lit. Mon enfant , je ne suis pas mal sur cette chaise. Justine insista ; mais mon malheureux sort me poursuivoit. Je me taisai , en lui observant qu'elle devoit être plus fatiguée que moi ; que son lit lui étoit nécessaire ; qu'un simple Faublas me suffiroit, si elle vouloit bien en faire le sacrifice pendant quelques heures.

Justine docile à regret étendit par terre , près de la cheminée , sa paillasse ,

sur laquelle elle mit un matelas, ensuite elle se jeta toute habillée sur son lit, beaucoup diminué par le partage; puis me souhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement & poussa un long soupir. Je ne fais quoi me fier à soupirer aussi malgré moi; mon imagination toujours vive, égardoit ma faible raison; j'allois succomber, quand tout-à coup je me rappelai ma Sophie. Il est vrai que je me souvins aussi du balancement de la caisse. Quoi qu'il en soit, au-lieu d'aller au lit de Justine, je me précipitai sur celui qu'elle venoit de me faire. Je posai ma tête sur mon bras devenu mon oreiller, & m'endormis profondément, & je laisse au Lecteur à décider si ce fut le dégoût qui étouffa le desir, ou si pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avoit un peu plus de deux heures qu'il y avoit un coup de

je goûtois les douceurs d'un repos
nécessaire, quand je fus réveillé
par cet horrible cri : au feu !

Je me leve, je me frotte les yeux,
voit moi qui brûlois, c'étoit Justine
crioit de toutes ses forces. Lui or-
donna de se taire ; étouffer dans mes
mains cruellement chauffées, le feu qui
avait consumé la moitié du pan gauche
de mon habit ; rejeter dans la chemi-
se le tison enflammé, qui, ayant roulé
sur la paille, y avoit mis le feu
bien qu'au matelas ; saisir près de
la toilette de Justine un grand seau
d'eau ; inabiber du fluide presque
la paille & le matelas ; d'un
coup de main arracher la couverture
des draps de Justine ; jeter le lit
à l'envers d'un côté, le second mate-
las de l'autre ; renverser le bois de lit
d'un coup de pied ; ce fut l'affaire d'un

moment : je fis tout cela plus vite qu'on ne le lira.

Cependant plusieurs personnes attirées par les cris de Justine , accouroient à sa chambre ; on lui crie d'ouvrir la porte. Peu s'en faut que je ne perds la tête , en reconnoissant la voix de ma belle Maîtresse & celle de son époux. Où me cacher ? il n'y a point de lit , il n'y a point d'armoire ! je vois que la cheminée , je m'y fourre. Justine approche une chaise pour m'aider à y monter.

Mais ouvrez donc , Justine , s'écrie le Marquis. Justine en tenant la chaise répond que le feu est éteint. N'importe , ouvrez , réplique la Marquise , ou j'en vais faire jeter la porte en dedans. Encore faut il que je m'habille , dit Justine en tenant toujours la chaise. Vous vous habillerez demain , répond Maître furieux.

Tous les domestiques sont accou-
rés; on leur ordonne d'enfoncer la
porte. A l'instant même je m'élançai &
me cramponne. Justine retire la chai-
sse, elle court à la porte, elle ouvre, on
entre. La chambre se remplit de gens
tous à la fois interrogent, répondent,
s'effraient, se rassurent,
s'agitent & ne s'entendent pas. Parmi
ce bruit de voix confondues, se distingue
clairement la voix grêle du Marquis :
« Impertinente ! qui met le feu à
l'hôtel ! qui nous fait de ces peurs
qui trouble mon sommeil & celui
de la Maîtresse ! La Marquise pendant
ce temps son mari gronde, fait jetter par
la fenêtre la paillasse & le matelas qui
ont fait tout le mal ; elle visite la
chambre & voit qu'il n'y a plus de
rien. Que chacun se retire ! dit-elle.
Les hommes obéissent d'abord ; quel-
ques femmes, plus curieuses peut-être

que zélées , offrent leurs services à ma belle Maîtresse , qui leur ordonne une seconde fois de se retirer.

Comment avez-vous mis le feu ici ? crie le Marquis toujours en colère ? — Un moment , donc ! lui dit la Marquise attendez donc qu'ils soient tous partis. — Et parbleu ; Madame , quand ils tendroient ! le beau mystère ! — Hé bien mais , Monsieur , ne voyez-vous que cette enfant est encore tremblante ? Croyez-vous d'ailleurs qu'on se brûle la main exprès ? — Madame , vous voilà s'approcher vous voilà avec votre Justine ? — Le lui passez tout. Hé bien , moi ! je suis sûr que c'est une sottise , une étourderie qui finira mal , je vous en avertisse ! tenez ! j'ai toujours remarqué dans sa physionomie qu'elle étoit un peu folle. Voyez cette figure ! n'y a-t-il pas quelque chose d'égaré ? n'apperçoit-on pas cela ? Allons, Justine, interrompit la Marquise, apprenez-nous la

Tome V.

— Apprenez nous par quel accident
— Madame, je lisois. Une belle heure,
pour lire, s'écria le Marquis, là ! ne
pourrait-il pas avoir perdu la tête ? Ma-
dame, reprit Justine, je me suis en-
fermée, la lumière que je n'avois pas
éteinte & qui étoit trop près du ma-
nuscript... Y a mis le feu, interrompit
encore le Marquis, le grand miracle !
— Mais que lisez-vous donc de si beau la
Mademoiselle ? Monsieur, répli-
qua la maligne suivante, c'est un livre
qui s'appelle . . . le physionomiste com-
plaisant. Le Marquis s'appaisa tout-à-coup
et se mit à rire : c'est le physiono-
miste parfait qu'elle veut dire. — Oui,
Monsieur, oui, le physionomiste par-
fait. — Hé bien, Justine, n'est-il pas
vrai que ce livre là est amusant ? — Oui,
Monsieur, bien amusant . . . c'est
ce que j'en dis . . . Et ce livre, où est-il ?
— Dans la bibliothèque de la Marquise. Après quelques
instans, elle se leva et sortit.

instans de silence, Justine répondit : Je ne le trouve pas, il est apparemment brûlé. Comment ! brûlé ! s'écria le Marquis, mon livre est brûlé ! vous avez brûlé mon livre ? — Monsieur... — Et pourquoi prenez-vous mes livres ? Mademoiselle ; qui vous a permis de prendre mon livre & de le brûler ? Hé Monsieur, lui dit la Marquise, vous criez à me rompre la tête ! — Comment ! Madame, l'impertinente brûle mon livre ! — Hé bien, Monsieur, vous en achetez un autre. — Oui, vous en achetez ! vous en achetez ! vous croyez donc, Madame, que cela se trouve comme un roman ? il n'y a peut-être que cet exemplaire dans le monde ! & cette sotte le brûle ! Hé bien, Monsieur, répliqua vivement la Marquise, si ce livre est brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autre, vous vous en passerez, je ne vois pas grand mal

cela. — En vérité, Madame, l'ignorance... tenez, je m'en vais, car je vous dirois... & vous, Mademoiselle, je vous le répète, vous êtes une bête, une étourdie, une folle; & il y a long-tems que je l'ai vu dans votre physionomie! Il s'en alla.

Posé en travers dans une cheminée étroite & sale, forcé d'appuyer la tête sur les épaules d'un côté, de roidir les jambes de l'autre, & pour plus grande sûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvois dans la plus incommode des situations. Je commençois à me fatiguer beaucoup. Cependant il falloit attendre patience, il falloit savoir comment tout cela finiroit; je recueillis toutes mes forces & je prêtai l'oreille.

La Marquise commença. Le voilà! c'est ce que je voulois. Nous sommes seules; j'espère, Mademoiselle, que vous voudrez bien m'expliquer

votre chute d'hier au soir , le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures ; & comme vous sentez que je ne crois pas à cette petite histoire du livre brûlé , je me flatte que vous daignerez m'apprendre aussi , par quel accident le feu vient de prendre ici. — Madame. . . — Répondez , Mademoiselle , vous n'étiez pas seule chez vous ? — Madame , je vous assure. . . — Justine , vous allez mentir ! . . . — Madame , je lisois . . . comme je vous l'ai dit. . . — Vous mentez , Mademoiselle ; le livre dont vous parliez tout-à-l'heure est dans mon cabinet. — Hé bien , Madame , je travaillois . . . je cousois . . . mais vous touffez , Madame , vous vous enrhummez. — Oui , je m'enrhume , cela est vrai. Je vois que je ne pourrai pas savoir la vérité ce soir. Je vous laisse , Mademoiselle , demain je serai sans doute plus heureuse , ou bien . . . (elle revint

sur ses pas.) Il faut , de peur d'un nouvel accident , éteindre cela tout-à-fait , dit-elle.

Elle prit en même tems le pot-à-l'eau qui se trouva sous sa main , & le vuida sur les trois ou quatre tisons qui se consumoient dans les coins de la cheminée. Aussi-tôt s'éleva une épaisse fumée , qui entrant à la fois par ma bouche , mon nez & mes yeux , faillit m'étouffer. Mes forces m'abandonnèrent , je tombai sur mes pieds. La Marquise recula d'effroi. Je sortis promptement de la cheminée , la terreur fit place à l'étonnement. Nous nous regardions tous trois en silence.

Mademoiselle , dit enfin la Marquise Justine , en la fixant d'un œil courroucé : il n'y avoit personne chez vous ! puis m'adressant un doux reproche : Faublas ! Faublas ! Justine se jeta sur genoux de sa Maîtresse : Ma-

dame , je vous assure.... —Quoi ! Mademoiselle , vous osez encore !... Pendant que la pauvre Justine tâchoit de fléchir & de persuader la Marquise , je considérois avec attention la simple parure de celle-ci. Un seul jupon mal attaché couvroit négligemment des charmes que mon imagination auroit devinés , que mes yeux avoient vus , que ma mémoire me rappelloit. De longs cheveux noirs épars couvroient ses épaules d'albâtre , & retomboient mollement sur sa gorge entièrement découverte... que ma Maîtresse étoit belle !... j'oubliai la supposition de grossesse ; & saisissant une main que je baisai : ma chère maman , les apparences sont souvent trompeuses. —Ah Faublas , à qui m'avez-vous sacrifiée ! —A personne ; un mot d'explication , & ma justification ne sera pas difficile. Justine voulut m'appuyer de son témoignage. Vous étiez

bien audacieuse , lui dit sa Maîtresse...
Oui , vous avez raison , bien audacieuse ! cria le Marquis de B***, qui lassé d'attendre sa femme , la venoit chercher.

La Marquise souffle la lumière , me donne un baiser sur le front , & me dit tout bas : Faublas , un peu de patience , je reviendrai dans un instant. Elle élève la voix & s'adresse à Justine : Mademoiselle , sortez , venez avec moi. Justine qui connoît les êtres , ne fait qu'un saut ; la Marquise sort , repousse son mari qui alloit entrer , tire la porte , la ferme à double tour , retire la clef , & me voilà encore une fois en prison ! Pour cette fois , mon esclavage me parut supportable ; un doux espoir au moins m'étoit permis. Mes comiques tribulations si étrangement variées , si prolongées si cruellement pendant la nuit entière alloient sans doute finir ,

& la Marquise bientôt revenue, ne pourroit me refuser le juste dédommagement de tant de maux soufferts pour elle. Cette consolante idée ranima mon courage, je pris une chaise que j'adossai contre la porte, & comme un chasseur à l'affût, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux; on parloit vite, on parloit haut, on disputoit avec aigreur. Je jugeai que la Marquise, ne pouvant se débarrasser de son mari, avoit pris le parti de le quereller, & je ne doutai pas qu'elle ne réussit bientôt à l'impatienter assez, pour l'obliger à quitter la place : il en arriva tout autrement. Après d'assez longs débats la Marquise accourut de sa chambre vers la mienne. Voilà bien, disoit-elle avec feu, la scène la plus scandaleuse ne me suivez pas ! Monsieur ! gardez-vous de me suivre !

Elle étoit déjà au bout du corridor ,
tout près de ma prison. Je ne fais si
elle s'accrocha quelque part, mais le
pied lui manqua, & elle tomba si ru-
delement, que la clef de ma chambre
étant échappée de sa main, vint rebon-
dir contre ma porte. Mon amante in-
fortunée jetta un cri terrible. Son mari
qui la suivoit de près, la releva; plu-
sieurs femmes accoururent, on la ra-
mena chez elle. Un moment après le
Marquis s'écria : elle est blessée ! que
des gens se levent ! que le Suisse ouvre
les portes ! qu'on amène le premier
chirurgien !

Où comme mon cœur palpita dans
ce triste moment ! que le malheur de
Marquise me causa d'inquiétude ! qu'a-
près il me parut douloureux d'être ainsi
enfermé, de ne pouvoir apprendre si
la blessure étoit dangereuse, si ses jours
étoient pas menacés ! mon impatience

s'accrut par mes réflexions. Au milieu des embarras qu'un pareil accident alloit causer, dans ces momens de trouble & d'agitation, Justine pourroit-elle quitter sa Maîtresse ? Songeroit-elle à me délivrer ? Le tems étoit précieux, le jour commençoit à paroître. Si je parvenois à m'échapper, si je pouvois rentrer chez moi, Jasmin, le premier venu que j'enverrois à l'hôtel du Marquis, m'en rapporteroit des nouvelles de sa femme. Il falloit donc tenter tous les moyens possibles de me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochère qu'on ouvrit avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obstacles étoit levé, me donna l'espérance de pouvoir surmonter ceux qui me restoient. J'essayai d'abord, mais inutilement, de tirer à moi, par-dessous la porte, la clef restée dans le corridor. Je voulus ensuite démonter la serrure en detachant les vis qui la fixoient.

mais elles étoient rivées en dehors.
J'examinois la serrure avec attention,
& tâchois de l'ouvrir avec mon cou-
teau, quand la Jeunesse, dont je re-
connus la voix, me dit tout bas : c'est
toi, Justine ? Je te croyois chez ta Maî-
tresse ? ouvre - moi donc. L'occasion
est trop belle pour la laisser échapper ;
prends mon parti sur-le-champ, &
résolu de donner quelque chose au ha-
zard, je déguise ma voix en la dimi-
nuant. Je contrefais de mon mieux celle
de Justine, & glissant, pour ainsi dire,
les mots à travers la serrure, je ré-
ponds : c'est toi, la Jeunesse, dis-
moi donc comment va ma Maîtresse.
Ta Maîtresse va bien, la peau est
à peine écorchée ; Monsieur vient de
nous dire que le Chirurgien a dit que
rien n'étoit rien ; mais comment ne fais-tu
cela, toi ? ouvre-moi donc. — Je ne
sais pas, mon bon ami, Madame m'a

enfermée. — Bah ! — Oui, tiens, la clef est par terre dans le corridor : cherche

La Jeunesse regarde & trouve la clef ; il ouvre la porte & me regarde : ah mon dieu ! c'est le diable ! dit-il. Je tente le passage , il m'adresse un grand coup de poing ; je pare & je riposte. Le coup est si prompt, si heureux, que le coquin tombe à la renverse, avec une balafre sur l'œil. Je saute par dessus lui, je me précipite sur l'escalier ; mon ennemi se relève & me poursuit. Plus agile que lui, parce que je ne suis pas éclopé, parce qu'un motif plus pressant m'anime, je traverse rapidement la cour, & déjà j'ai franchi le seuil de la porte cochère, quand la Jeunesse d'autant plus furieux qu'il se fespère de m'atteindre, s'avise de courir de toutes ses forces : arrête ! au voleur !

J'avois enfilé une rue de travers ; la peur me donnoit des aîles, La Jeunesse

vi de quelques autres domestiques
oit encore ; mais tous étoient loin
mière moi. Je me croyois sauvé ,
qu'au détour d'une rue , je tombai
as une patrouille de la garde de Paris.
Sergent m'arrêta sur ma mine. En
t, il étoit impossible d'en présenter
e plus étrange. Tant de soins m'a-
ent occupé sur la fin de cette nuit ,
alors seulement je m'apperçus du
quelque équipage dans lequel je cou-
les rues. Une partie de mon ha-
brûlée , l'autre bariolée de suie ,
et ma personne barbouillée de fu-
, & enfin ma tête enterrée dans
bonnet de nuit de Justine ! je ne
connai plus qu'en me voyant , la
esse eût dit : c'est le diable ?
Malgré la surprise que me causoit
même ce costume rembruni , j'as-
au Sergent que j'étois un honnête
me. Il paroïssoit peu disposé à m'en

croire sur ma parole ; & d'ailleurs la Jeunesse arriva sur ces entrefaites , avec sa sequelle essoufflée. Tous les valets m'environnèrent & crièrent à tue-tête aux Soldats qui me serroient : arrêtez-le ! c'est un coquin ! c'est un voleur ! amenez-le à l'hôtel. Je demandai qu'on me conduisît chez le Commissaire du quartier ; ma requête fut trouvée juste, qu'on y satisfit sur-le-champ.

Le Commissaire attendoit un scellé quand il fut qu'il ne s'agissoit que de recevoir une plainte , il parut mécontent d'avoir été réveillé si matin. Monsieur , me dit-il , qui êtes vous ? — Monsieur , je suis le Chevalier de Faublas , votre très-respectueux serviteur. — Pardonnez-moi , Monsieur , où logez-vous ? — Chez mon père , le Baron de Faublas , rue de l'Université. — Que faites-vous ? — Pas grand-chose , comme tant d'autres.

jeunes gens de famille. — D'où sortez-vous? — Dispensez-moi de répondre à la question là. — Je ne le puis; d'où sortez-vous? — D'une cheminée. — Mon-
sieur, voilà de mauvaises plaisanteries et vous pourriez payer cher. — Non, monsieur, ce sont des vérités que mon expérience prouve, regardez. — Où alliez-vous? — Me coucher. — Belles réponses! où est le plaignant?

La Jeunesse se montra. — Mon ami, comment vous nommez-vous? Je répondis pour lui: la Jeunesse, Monsieur... de Monsieur! me dit l'homme de loi, je parle Monsieur garçon. [à la Jeunesse.] Où alliez-vous, mon ami! — Dans le cœur — Ah! des femmes de Madame la Marquise, répliquai-je aussitôt. — Monsieur de Faublas, ce n'est pas vous que j'interroge! — [à la Jeunesse.] Que faites-vous, mon ami! — Il caresse les demoiselles dans les carrosses.

Le Commissaire frappa du pied : la Jeunesse me regarda d'un air interdit. Le pauvre garçon troublé ne savoit plus que répondre aux questions dont l'accabloit notre Juge bourgeois. Il se reposa cependant qu'il m'avoit trou-
enfermé chez Mademoiselle Justine dans une chambre de l'hôtel du Marquis de B***, que je forçois une serrure, & qu'en sortant *je l'avois ap-
trophé, lui plaignant, d'un coup de p-
gnet sur l'œil.*

L'homme de loi qui voyoit d'abord tout cela des choses très-graves, pria de m'asseoir un moment ; il passa bas à son Clerc : quelques minutes après je vis arriver le Marquis de B***.

Il élève la voix en entrant.

On vient de m'avertir qu'un voleur...
Ah, ah, c'est M. Duportail.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Duportail ! mais ce n'est pas là le nom que Monsieur nous a écrit.

LE MARQUIS, [*riant.*]

Pardon, Monsieur Duportail ; mais vous vois dans un état !.... comment ?.... pourquoi ?...

Faublas, [*se penchant à l'oreille du Marquis.*]

M' est arrivé l'aventure la plus intéressante !... je vous conterai cela... mais ce n'est pas là le moment.

MARQUIS, [*le regardant beaucoup.*]

Oui... oui... mais comment diable se-t-il que vous vous trouviez chez moi, dans cet équipage ?

LE COMMISSAIRE.

Monfieur le Marquis, je vais vous lire la dépoſition.

F A U B L A S.

Inutile.... [*bas au Marquis.*] Je vous conterai tout cela.

LE MARQUIS, [*le regardant d'un air incertain.*]

Oui, oui; mais voyons la dépoſition.
 -Le commiſſaire alloit la lire; j'attirai le Marquis dans un coin de l'étude & affectant de lui parler bas: tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je, vous ſavez comme mon père me gêne ſ'il apprenoit jamais!... ſi le Commiſſaire ſ'aviſoit de l'envoyer chercher.

LE MARQUIS, [*haut*]

Il eſt donc enfin revenu de Ruſſie? Ne ſe
 Monſieur votre père?

F A U B L A S.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! c'est un homme bien singulier ! il est introuvable & vous aussi. J'ai été vingt fois à l'Arsenal....

L E C O M M I S S A I R E.

Mais Monsieur ne demeure pas à l'Arsenal.

L E M A R Q U I S.

Monsieur Duportail ne demeure pas à l'Arsenal ?

L E C O M M I S S A I R E.

Monsieur ne se nomme pas Duportail.

L E M A R Q U I S.

Ne se nomme pas Duportail ?....
voilà bien d'un autre.

LE COMMISSAIRE.

Riez, Monsieur, riez tant qu'il vous plaira ! mais Monsieur nous a déclaré demeurer rue de l'Université, & s'appeller Faublas.

LE MARQUIS, [*reculant tout étonné*]

Heim !... quoi !... comment ?...
qui parle de Faublas.

FAUBLAS, [*à l'oreille du Marquis.*]

Chut ! chut ! j'ai donné ce nom là parce qu'il est fort désagréable de décliner le sien chez un commissaire.

LE MARQUIS.

Je comprends ?..... Comment porte Mademoiselle votre sœur, Monsieur ?

FAUBLAS, [*d'un ton triste.*]
Assez bien.

LE MARQUIS.

Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dites que vous ne connaissiez pas ce Monsieur de Faublas.

FAUBLAS.

Ah, c'est que vous me parliez du... qui est un mauvais sujet....
le père !.... brave Gentilhomme.

LE MARQUIS.

Ah ça, dites-moi donc par quel
gard mes gens vous ont poursuivi....

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Marquis, écoutez la dé-
claration, elle est sérieuse.

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, lisez, j'écoute.

FAU BLAS, [*au Marquis.*]

Monsieur, le tems se passe.

LE MARQUIS.

Cela ne sera pas bien long.

FAU BLAS.

Mais je vous raconterai tout cela.

LE MARQUIS.

Sans doute ; mais voyons ce que mes gens ont déposé vous pouvez être tranquille , je fais bien que vous n'êtes pas un voleur.

Le Commissaire lut la déposition toute entière ; le Marquis fit rentrer le Jeune homme resté dans la cour avec les autres domestiques. La Jeunesse confirma tout ce qu'il avoit dit, & entra dans de nouveaux détails bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvois nier.

LE MARQUIS.

Monsieur toit enfermé dans la chambre de Justine?... mais comment diable! j'ai suis entré & je ne l'y ai pas vu!

F A U B L A S.

Preuve que je n'y étois pas, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais ma femme y est entrée aussi, elle y est même restée assez long-tems!.. Monsieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

F A U B L A S.

Autre preuve que je n'y étois pas!... [Commissaire.] Monsieur, vous savez combien est vague l'accusation et on me charge; trouvez bon que je me retire.

LE COMMISSAIRE.

Non pas, Monsieur! non pas. Sentinelle! barrez la porte!

FAUBLAS.

Quoi! Monsieur! vous pourriez?

LE COMMISSAIRE.

J'en suis bien fâché, Monsieur: mais vous entrez dans un hôtel, on ne sait comment ni par où; on vous trouve enfermé dans la chambre d'une demoiselle!... cela n'est pas clair.... moi je vois qu'on pourroit rendre plainte en séduction.

FAUBLAS.

Juge de paix, recevez les dépositions, écoutez les témoins, attendez les preuves, & toujours fidèle au vœu de la Ma
Oui!
portail
de Tome

laloï, rejettez sur-tout les perfides
probabilités. Ce que vous appelez une
conjecture, n'est jamais qu'une incer-
titude, sur-tout quand il y va de l'hon-
neur, je ne dis pas d'un noble, mais
d'un citoyen, d'un homme quel qu'il

LE MARQUIS.

Permettez Monsieur, où avez-
vous connu Justine ?

FAUBLAS.

Monsieur, je pourrois me dispenser
de répondre à cela ; cependant je veux
vous donner une preuve de ma
complaisance. J'ai connu Justine, en
même tems qu'une certaine femme Du-
ranger, dont elle étoit l'amie, & qui
étoit ma sœur.

Le MARQUIS, (d'un air satisfait)
Oui ! qui servoit Mademoiselle
de Portail ?

F A U B L A S.

Oui, Monsieur.

LE COMMISSAIRE, (*avec humeur.*)

Si Mademoiselle votre sœur se nomme Duportail, vous vous nommez Duportail aussi. Pourquoi faites-vous de fausses déclarations!

LE M A R Q U I S.

Il n'y a pas grand mal à cela; je fais pourquoi, moi! je fais pourquoi. Laissez, Monsieur, laissez sur votre procès-verbal ce nom de Faublas... (*Il vint à moi.*) Je ne veux pas vous compromettre; mais dites-moi amicalement ce que vous êtes venu faire chez moi.

F A U B L A S.

Quoi! vous ne devinez pas? J'ai

connu Justine à cause de ma sœur ! on m'a trouvé dans la chambre de Justine ; cette petite est si jolie !. . .

LE MARQUIS.

Ah , petit libertin , vous avez passé la nuit avec elle ! la Marquise seroit bien contente , si elle savoit que le frère d'une de ses bonnes amies vient débaucher ses femmes... Ah ça , mais quand le feu a pris chez Justine ?...

FAUBLAS.

Nous étions fatigués, nous dormions.

LE MARQUIS, [*en riant.*]

Vous avez dû avoir une belle peur , quand j'ai frappé à votre porte ?

FAUBLAS.

Vous n'en avez pas d'idée !

LE MARQUIS.

Mais nous ne vous avons pas vu,
où diable vous étiez vous caché ?

FAUBLAS.

Dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Mais ma femme retournoit dans la
chambre de Justine....alors elle vous
auroit vu.

FAUBLAS.

Point du tout , je l'entendois venir ,
je *regrimpois* dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Et vous faisiez bien. Oh ma femme
ne peut souffrir chez elle le plus petit
désordre. Ce n'est pas qu'elle soit moins
indulgente qu'une autre ; mais écoutez

donc, une femme honnête ne veut pas être compromise. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire. Et même sur cet article elle pousse quelquefois l'indifférence trop loin; quelquefois elle excuse dans ses amis, des foiblesses.... Monsieur, Mademoiselle votre sœur est-elle encore à Soissons?

(FAUBLAS, [*paroiſſant hési-ter.*])

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Quoi! vraiment! toujours dans ce Couvent?

FAUBLAS, [*jouant l'embarras.*]

Oui, Monsieur.... oui.... pour-
quoi non?

LE MARQUIS.

Je vous demande cela, parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS.

Dans les environs de Paris! Ce quelqu'un là s'est trompé, Monsieur, ce n'étoit sûrement pas ma sœur. . . . Mais, Monsieur le Marquis, tout est fini, je pense? allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, tout n'est pas fini, j'attends quelqu'un.

Ce quelqu'un entra au moment même, c'étoit mon père : l'homme de loi lui dit :

A qui ai-je l'honneur de parler, Monsieur?

Le Baron de FAUBLAS.

Monsieur, je suis le Baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, Monsieur, j'ai mille excuses à vous faire. Je vous avois fait avertir, parce que ce jeune homme, chargé d'une accusation assez grave, avoit pris votre nom & se disoit votre fils; mais sa déclaration étoit fausse. Je suis fâché qu'on vous ait dérangé.

Le MARQUIS, [*au commissaire.*]

Comment! sa déclaration étoit fausse! mais ne vous ai-je pas prié, Monsieur, de laisser ce nom de Faublas sur votre procès-verbal. [*tout bas au Chevalier.*] Vous ne sentez donc pas les conséquences de cela, vous? Si une fois

ce Commissaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable père, & cela fera une scène. . . .
 Priez ce Monsieur de Faublas de vous laisser son nom, cela finira tout.

Le Chevalier de FAUBLAS, [*au Marquis.*]

Je n'ose. . . .

LE MARQUIS.

Je vais lui dire, moi! . . . [*au Baron.*]
 Dites qu'il est votre fils.

Cependant le Baron stupéfait de tout ce qu'il voyoit, regardoit tour-à-tour le Commissaire, le Marquis & moi :
 Monsieur, répondit-il enfin au Juge attentif, vos soins ne sont pas perdus, ma peine n'est pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrois peut-être le méconnoître ; mais le lieu même où je le trouve, sollicite mon indulgence pour lui. Je le

connois sensible & fier ; s'il a fait quelque sottise, un interrogatoire ici l'en a sans doute assez puni. . . . Monsieur, ce jeune homme vous a dit son véritable nom, il est mon fils.

LE MARQUIS, [*au Baron.*]

Bien ! très-bien !

LE COMMISSAIRE.

Mais je n'entends plus rien à cela ; je vais envoyer chercher ce Monsieur Duportail.

LE MARQUIS, [*au Chevalier.*]

Il n'entend plus rien à cela, je crois bien.

LE BARON, [*avec fierté au Commissaire.*]

Monsieur ! quand je dis qu'il est mon fils !

LE MARQUIS [*au Baron, en le tirant par son habit.*]

A merveille ! [*au Chevalier.*] Il joue son rôle à merveille.

LE CHEVALIER, [*au Marquis.*]

Oh, le Baron est un homme d'esprit ! & puis il a de grands torts à réparer envers nous.

LE COMMISSAIRE [*au Baron.*]

Monfieur, tout cela est fort bon ; mais il y a une plainte.

LE MARQUIS [*crie de toutes ses forces.*]

Je m'en défiste.

LE COMMISSAIRE, [*au Marquis.*]

Cela ne fuffit pas, Monfieur ; l'affaire est d'une nature ! Le miniftère public est intéreffé.

au Chevalier de Faublas. 131

LE BARON, [avec violence.]

Le ministère public intéressé !
Quoi s'agit il donc ?

LE MARQUIS.

Bah ! d'une misère une intrigue
d'amoureux.

LE COMMISSAIRE.

Une intrigue d'amoureux !

LE MARQUIS, [au Commissaire.]

Hé ! oui, Monsieur, une aventure
galante. [au Baron.] Ce n'est pas autre
chose qu'une aventure galante, je vous
certifie, moi !

LE COMMISSAIRE, [au Marquis.]

Monsieur, il y a fausse déclaration,
coartisation, sévices, séduction.

LE BARON, [*avec le plus grand emportement.*]

Cela n'est pas possible ; qui dit cela qui ose attaquer ainsi l'honneur de mon fils & de ma Maison ?

LE MARQUIS, [*au Chevalier.*]

Ah mais comme il joue donc son rôle ! cela n'est pas concevable.

[*au père.*] Allez, Monsieur, tranquillisez-vous, il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monsieur votre fils couché avec une des femmes de ma maison ; & pour se sauver, il a rossé l'un de mes laquais , voilà tout.

LE BARON, [*au Commissaire.*]

Monsieur, vous savez mon nom, ma demeure ; vous trouverez bon que j'emmène mon fils, en vous répondant de lui.

LE MARQUIS.

Oui, & moi aussi, j'en réponds.
[*Chevalier.*] ah c'est qu'il ne faut
perdre la tête !

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, vous serez tenus de le ré-
senter en tems & lieu, même par
corps.

LE BARON.

ah ! même par corps !

LE MARQUIS.

Oui, par corps, par corps : allons-
en.

[*Mon-
sieur.*] Nous fortîmes tous trois. Ah Mon-
sieur, dit alors le Marquis à mon père,
mon fils, comme vous jouez la
comédie ! que de naturel ! que de vérité !
vous donneriez des leçons à ceux qui

s'en mêlent ! (*Il s'adressa à moi.*) L'a-
vez-vous entendu , quand il s'est écrié :
qui ose ainsi attaquer l'honneur de
mon fils De son fils ? il me l'au-
roit persuadé à moi-même , qui fais
bien ce qui en est.

Tandis que le Marquis parloit ,
Baron le regardoit d'un air qui m'a-
roit beaucoup amusé , si je n'avois
connu l'extrême vivacité de mon père.
Je tremblois que les bizarres com-
plimens dont M. de B*** l'accabloit
n'échauffassent sa bile ; il se contin-
ua. Sa voiture l'attendoit à la porte :
de façons , me dit-il , montez le pre-
mier. Le Marquis voulut me reten-
ir. Hé bien , continua le Baron , allez
causer dans la rue , fait comme vous
êtes ! Je m'élançai dans le carosse ;
Baron s'y plaça près de moi , nous
luâmes poliment le Marquis ; mais
le laissâmes retourner chez lui à pied.

Mon père me dit alors : pourquoi voulez-vous absolument passer des nuits dehors de l'hôtel ? Les journées ne sont-elles pas assez longues ? Voyez à quels dangers vous expose votre indocilité ! — Je m'excusai de mon mieux : mais votre santé que vous détruisez, poursuit le Baron. — Ah, mon père, jamais si proche ne fut moins mérité ; si vous saviez comme j'ai été sage cette nuit ! — Mon fils, croyez-vous parler encore au Marquis de B*** ? — Assurément non, mon père ; mais je vous assure que je pourrais passer dans l'année prochaine cent soixante-cinq nuits comme cette dernière, sans que ma santé en souffrît la moindre altération ; & que vous me permettiez de vous faire le détail. . . . — Non, mon ami, gardez-vous bien de cela pour Monsieur de Rosamonde. Le Baron ajouta : Adélaïde, Monsieur Duportail, vous & moi, nous

sommes invités pour demain, à dîner chez M. le Duc de ***, à l'entrée du Boulevard S.-Honoré. Si le tems change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries; moi, je monterai un instant au Château, j'ai à parler à M. de Saint-Luc qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, & soyez prêt de bonne heure.

Justine étoit chez moi, quand j'y arrivai. La Marquise avoit ressenti de mortelles inquiétudes, en apprenant qu'un voleur caché dans la chambre de Justine, avoit été arrêté & conduit chez un Commissaire, où Monsieur de B*** s'étoit aussi-tôt transporté. Elle avoit chargé sa femme-de chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour & de me prier de l'instruire exactement de tous les détails d'une rencontre, dont

les suites pouvoient être très-sérieuses. Justine pleura, quand elle fut que je l'avois sacrifiée pour sauver sa Maîtresse. Je sens bien, me dit-elle, que cela ne pouvoit se faire autrement ; mais Monsieur va dire qu'il faut qu'on me chasse ; & Madame déjà fâchée contre moi, saisira peut-être avec plaisir cette occasion de me renvoyer. Je consolai la pauvre fille, en l'assurant que je lui j'y ferois une place, & que dans tous les cas, je ne l'abandonnerois pas.

Dès que Justine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai & courus chez Rosambert, à qui je racontai les joyeux accidens de la nuit passée. Je lui dis ensuite que s'il vouloit voir Adélaïde, il se trouveroit chez elle demain matin aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle l'allée du printemps. Le Comte me promit qu'il y seroit avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une visite de Derneval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verroit au couvent, quelque tems qu'il fit. Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous séparer.—Comment?—Les affaires qui me retenoient ici sont terminées; tout est préparé pour le grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain j'enlève Dorothée.—Ah! Derneval, & comment verrai-je ma Sophie, quand vous nous aurez abandonnés?—N'avez-vous pas votre pavillon?—Mais la grille du jardin?—Vraiment! vous avez raison, je n'y songeois pas.—Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami & l'amie de votre amante?—Non, Chevalier, non, je parlerai à Dorothée, nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille; croyez que s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets.

Derneval me laissa livré à des rê-
flexions cruelles, qui m'agitèrent toute
la soirée & toute la nuit suivante.
Il part, me disois-je, il part avec
ce qu'il aime ! & moi je reste, &
peut-être ne verrai-je plus ma So-
phie ! Sophie osera-t-elle ouvrir cette
porte ? Osera-t-elle venir seule au jar-
din ? Et puis l'enlèvement de Dorothée
ne fera-t-il pas dans ce Couvent un éclat
effrayant ? Ne prendra-t-on pas les plus
sages précautions pour empêcher qu'à
l'avenir un pareil attentat ne se renou-
velle ? Le jardin ne sera-t-il pas mieux
gardé qu'auparavant ? Ah, ma jolie
cousine, il ne me sera plus permis que
de l'apercevoir quelquefois à travers
les jalousies de mon pavillon. Ah, Derne-
val ! ah ! Dorothée ! vous nous aban-
donnez ! est-ce là ce que vous nous
avez promis ? C'est ainsi que
je prévoyant pas les grands évènements

qui se préparoient , je reprochois à Deneval son départ précipité , que bientôt j'allois desirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit un brouillard épais qui tomba au lever du soleil. Le Baron plutôt éveillé qu'à l'ordinaire , trouva que le tems étoit humide & froid. Il ne savoit s'il iroit chercher Adélaïde , il craignoit que sa chère fille ne s'enrhumât.* J'observai à mon père que le soleil alloit échauffer l'air & que qu'aucune journée de l'automne ne seroit plus belle. M. Duportail qui arriva sur les dix heures , fut de mon avis nous allâmes tous trois chercher ma sœur à son couvent ; & bientôt nous descendîmes aux Tuileries. Le Baron ordonna à ses gens d'aller nous attendre au pont tournant. Je monte, nous dis-je chez Monsieur de Saint-Luc , promenez-vous. . . . — Dans l'allée du prin-

...ms , mon père ? — Oui , je suis à vous
...out-à-l'heure.

e Nous fîmes plusieurs tours d'allée :
Rosambert parut enfin ; il remercia le
l-azard qui lui procuroit une aussi heu-
o-ule rencontre ; il fit à Adélaïde tous
r-es complimens qu'elle méritoit , & pen-
u-ant un quart-d'heure, il s'occupa telle-
er-ent de la sœur, que le frère étoit
ère oublié. Cependant je faisois mille efforts
non pour m'attirer son attention. Impatient
air, je le consulter sur les malheurs nou-
e nouveaux qui menaçoient mes amours , je
rri-pris par le bras , & le priai de m'ac-
avis der un moment. Il daigna enfin
r m'entendre , nous doublâmes le pas
e nous nous en appercevoir. Ma sœur
Baronine pouvoit régler sa marche sur
rendre nôtre , resta derrière , accompagnée
s dir-illement de M. Duportail. Nous ne
prometteâmes à revenir sur nos pas, que
a priant nous fûmes au bout de l'allée.

En nous retournant , nous vîmes Adélaïde fort loin de nous , au milieu de trois hommes; nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance , nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus , mon père & M. de B***; ils se parloient avec chaleur : courons vite , me dit Rosambert , il se fait là-bas quelque quiproquo ! Au moment où nous arrivâmes , le Marquis disoit à mon père :

De quoi vous mêlez-vous, Monsieur ?

Le Baron de FAUBLAS.

. De quoi je me mêle ! Connoissez-vous celle que vous insultez :

LE MARQUIS.

Si je connois Mademoiselle Dupontail !

BARON, [*avec emportement.*]

Ce n'est pas Mademoiselle Dupor-
tail, Monsieur, c'est ma fille ; Mon-
sieur Duportail n'a pas d'enfans.

LE MARQUIS. [*très-vivement.*]

Monsieur Duportail n'a pas d'enfans ?
Qu'est-ce donc qui a couché avec
votre femme ?

LE BARON.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

M'importe, à moi, & je fais bien
savoir que c'est Mademoiselle Duportail que
vous avez... [*en montrant ma sœur.*]
Elle est un peu changée, par la raison
que je disois tout à-l'heure.

LE BARON, [*furieux.*]

Par la raison que vous disiez tout-

à-l'heure ! vous osez répéter !
 Morbleu ! Monsieur ! mettez un habit
 d'amazône à cet étourdi , (*en montrant*
le chevalier de Faublas.) & la demoiselle
 Duportail que vous avez vue ,
 vous la verrez encore !

LE MARQUIS , [*regardant le Chevalier*
d'un air stupéfait.

Se pourroit-il ?

Cependant M. Duportail & Rosambert partageoient leur attention entre Adélaïde qui paroissoit prête à pleurer & le Baron , dont leurs représentations ne pouvoient modérer la fureur.

Le Chevalier de FAUBLAS. [*s'approchant*
du Baron.

De grâce ! mon père !

LE MARQUIS , [*regardant toujours*
Chevalier.

Son père !

LE BARON [*lance un regard terrible
à son fils.*]

Taisez-vous, Monsieur ; savez-vous
qu'on dit à votre sœur ? J'arrive au
moment où on la félicite de ce qu'elle
est accouchée avant terme , & de ce
qu'il n'y paroît guères. Morbleu ! dé-
guisez-vous en femme , attrapez des
baisers , mais ne compromettez pas votre
honneur.

MARQUIS [*regarde le Chevalier
avec la plus grande attention.*]

Plus je l'examine. . . . [*Il lui fait
un geste menaçant & court à M. Du-
nail*] Si tu n'es pas un lâche , ré-
ponds-moi. [*en montrant, Adélaïde.*]
cette demoiselle est-elle ta fille ? [*en
montrant le Chevalier.*] Est-ce ce jeune
homme que j'ai vu chez toi en habit
de mazon ?

M. DUPORTAIL, [*avec, le plus grand sang froid.*]

Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre ; mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des Gentilshommes quand ils deviennent ennemis ; Monsieur, je ne vous tutoierai pas. Quant à vos questions, je voudrais bien n'être pas obligé d'y répondre... Marquis, cette demoiselle n'est pas ma fille, c'est ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazône.

Monsieur de B*** garda quelques tems un morne silence ; il vint à moi, il prit ma main qu'il serra fortement : d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendois. Mon père apperçut ces signes meurtriers, car je l'en-

dis qui se disoit tout bas : ne pourrai-je jamais maîtriser mes premiers transports ? colère aveugle ! funeste emportement ! si tu allois me coûter mon fils. Tu m'as indignement joué , me dit le Marquis en baissant la voix. Demain à cinq heures du matin , trouve-toi à la porte *Maillot* Je n'ai pas à me plaindre de ton père ; mais Duportail & Rosambert sont tes complices ; dis-leur que j'amenerai deux de mes parens , pour les punir. Adieu , tu verras si je fais me venger.

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avoit attirés. Adélaïde étonnée & tremblante se souvenoit à peine ; nous gagnâmes , aussi vite que sa foiblesse put nous le permettre , le pont tournant , où deux voitures nous attendoient. Le baron monta dans la nôtre avec ma sœur ;

Rosalambert nous reçut M. Duportail & moi , dans la sienne ; & pour échapper à la foule qui nous suivoit , les cochers eurent ordre de nous mener ventre à-terre , & de ne regagner l'hôtel du Baron , qu'après avoir fait de longs détours.

Monsieur Duportail nous dit alors : Messieurs , pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés ? vous étiez à peine à trente pas , quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politesses & a fait mille questions à Mademoiselle votre sœur , qui ne savoit que répondre. Je vous avoue que moi-même , je comprenois peu de chose aux discours qu'il lui tenoit. J'espérois que vous alliez revenir , & m'aider à sortir de l'embarras dans lequel je me trouvois. M. de B** qui déjà m'avoit félicité vingt fois du retour de ma fille , & de la bonne santé dont elle paroissoit jouir ,

M. de B*** s'est adressé à Mademoiselle votre sœur : *d'honneur, Mademoiselle, vous vous portez fort bien, je vous trouve peu changée* ; ici le Marquis a baissé la voix ; mais comme je n'étois pas sans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *cela est étonnant*, a-t-il dit, *car si je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiselle de Faublas a fait un cri ; je me suis écrié avec indignation : *accouchée avant terme ! Monsieur, vous osez !....* Malheureusement le Baron étoit déjà derrière nous ; tout-à-coup il s'est jeté entre sa fille & le Marquis, & d'un ton furieux il a dit à celui-ci : *qu'appellez-vous accouchée avant terme ! vous me ferez raison de cet insolent propos.*

Messieurs, vous savez à-peu-près le reste, & cette cruelle scène, ajouta M. Duportail en me regardant, aura

sans doute des suites fâcheuses. — Oui, Monsieur, oui sans doute, elle en aura. Demain à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ses parens, nous attendra tous trois à la *Porte Maillot*. Encore un duel ! encore du sang, s'écria Rosambert. Voyez, Faublas, me dit Monsieur Duportail, voyez quels sont les fruits d'une passion criminelle ! demain six braves hommes vont s'égorger à cause de la Marquise de B** ! demain, quel que soit l'évènement du combat, Monsieur le comte & moi nous serons punis d'avoir participé à vos égaremens ; nous en serons punis, car tout Guerrier que je suis, je l'ai cent fois éprouvé : il est bien cruel de ne sauver sa vie qu'en immolant un ennemi que souvent on estime. Monsieur de Rosambert & moi nous allons bientôt verser le sang de deux hommes que nous ne connoissons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal...

— Ah ! Monsieur , je suis plus à plaindre que vous , je me bats avec le Marquis , avec le Marquis à qui j'ai fait tout le mal possible ! . . . Il est fort singulier , interrompit Rosambert , que dans cette affaire ci , je soutienne votre querelle ! il est fort singulier que je me batte pour vous , parce que vous m'avez soufflé ma Maîtresse Mais , Messieurs , trêve de réflexions , s'il vous plaît , nous n'avons pas de tems à perdre. Demain à six heures du matin , si nous ne sommes pas morts , il faudra que nous sortions du Royaume. François ! s'écria M. Duportail , vous qui m'avez donné l'hospitalité , je ne vous quitterai donc qu'après avoir transgressé la plus sage de vos loix ! Messieurs , poursuivit Rosambert , où nous retirerons-nous ? Je répondis vivement : en Allemagne. Oui , en Allemagne , si vous le voulez bien , nous dit M. Duportail. En

Allemagne , soit , répliqua le Comte.

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adelaïde & le Baron montoient déjà le grand escalier : M. Duportail courut à eux , croyant que j'allois le suivre. Je dis adieu à Rosambert. — Comment ! où allez-vous donc ? — Chez Derneval ; mon ami , occupez-vous des soins que la circonstance exige , songez à assurer notre fuite. — Mais ne vous verra-t-on pas dans la soirée ? — Je ne puis répondre de rien , peut être ne serai-je ici que demain à quatre heures du matin. Je m'éloignai au moment où Monsieur Duportail revenoit sur ses pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air si effaré , que d'abord il me demanda quel malheur m'étoit arrivé.

Mon ami , j'ai demain une affaire d'honneur ; demain je meurs , ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que

la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothee , emporte aussi Mademoiselle de Pontis. Derneval ne fut pas médiocrement surpris ; nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toute espèce que nécessitoit notre grande entreprise. J'aurois pu dans la soirée passer un moment à l'hôtel ; mais je craignis que le Baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit je cachai mon épée sous un ample manteau ; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques , dont mon ami me garantissoit la bravoure & la fidélité. Arrivés sous les murs du Couvent, nous jettâmes dans le jardin un gros paquet , qui contenoit tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds ; & dès que notre échelle de cordes fut attachée , nous ordonnâmes deux de nos domestiques de faire sen-

tinelle à quelque distance ; & au troisième , de s'en aller , pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.

Nous descendîmes au jardin. Derneval & Dorothée me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice aux amours. Je regardois Sophie sans lui rien dire , & j'arrosais ses mains de mes larmes.

Que signifie donc ce silence , me dit-elle , que veulent dire ces pleurs ? — Sophie , ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte ? — Oui , mais son départ est différé d'un jour à cause de nous. — Non , ma Sophie , non , son départ n'est pas différé , Derneval l'emmena cette nuit. — Cette nuit ! — Oui , je ne puis te voir au parloir , je ne pourrai plus te voir au jardin , nous voilà sé-

rés pour jamais. Ma Sophie , cette
est la dernière que nous ayons
passer ensemble. La dernière , s'écria-
elle d'un ton douloureux. — Oui , la
dernière : Dorothée nous quitte , Do-
rothée t'abandonne ; elle sacrifie tout à
son tendresse pour Derneval ; Derneval
plus heureux que moi ! — Ah , mon
ami , pouvez-vous désirer un bonheur
qui me coûteroit le mien. — Sophie !
c'est la dernière nuit que nous ayons à
passer ensemble ! — Mon ami , passons-
nous de manière que nous n'ayons aucun
souci de nous faire demain. — De-
main ! demain nous gémirons sé-
parés ! & cependant Derneval & Do-
rothée seront sur la route de l'Alle-
magne. — De l'Allemagne ! ils
vont en Allemagne ? — Oui , ma bien-ai-
mée ! — Ils vont en Allemagne ! Hé
las , mon cher Faublas , nous irons
à leur tête les rejoindre, Madame Munich

m'assure que le Baron de Gorlitz, ne tardera pas à me venir chercher. — Le Baron de Gorlitz arrivera trop tard — Pourquoi, trop tard ? — il arrivera trop tard, ma bien-aimée ! — De grâce expliquez-vous. — Sophie, le départ de Dorothee est le moindre malheur dont nos amours soient menacés. — Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du Baron de Gorlitz, vous iriez vous jeter à ses pieds, pour lui demander sa fille — En vain le Baron de Gorlitz me l'accorderoit-il, si mon père ne veut pas consentir à cet hymen. — Mais votre père l'approuvera dès que le mien... — Sophie, je ne dois pas vous abuser ; mon père me destine une autre femme. — Une autre femme ! & c'est vous qui me l'annoncez !..... cruel ! je vous entend trop bien !..... je suis sacrifiée ! je suis sacrifiée. — Non, ma Sophie, non,

jure-toi. Je te renouvelle ici mes ser-
mens mille fois répétés ; jamais une
autre ne portera le nom de mon épouse ;
mais si tu n'es pas la mienne , n'en ac-
cepte que toi. — Moi ! — Oui , cet hy-
men si désiré , tu n'as pas voulu le ren-
dre nécessaire ! — Je ne vous entends
pas. — Ah , si depuis trois mois , moins
belles aux vœux de ton amant....
Mon cher Faublas , que me dites-vous ?
J'aurois présenté ma Sophie au Baron
Faublas , je lui aurois dit : elle a reçu
de moi ! nos sermens sont écrits dans le
ciel , j'ai séduit sa foible jeunesse , il ne
manque que le titre de mon épouse..
— Qui ? moi !.... Faublas , j'aurois
été par mon deshonneur ?.... —
— Un ton deshonneur !..... tu ne
nous aimes donc guères , puisque tu te
fais aurois deshonorée de m'appartenir !..
— Belle ! qu'attends-tu donc pour cou-
vrir l'amour le plus tendre ? Nous

allons être séparés ! bientôt on te conduira dans une terre étrangère, loin de ton amant-désolé ! Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent, tu peux les prévenir, tu peux, t'unir à moi par des liens indissolubles & sacrés. Daigne, ma tendre amie, daigne. . . . — Non, non ; jamais je n'y consentirai, jamais.

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu.

Désespéré d'une résistance opiniâtre qui ne me laissoit aucun espoir, je me livrai à toute ma douleur. Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie, mais qu'exigez-vous de moi ? — Je n'exige plus rien. — Dans quel accident je vous vois plongé ! mon ami, mon bon ami ! (elle serra mes mains dans les siennes.) — Sophie ! jamais la douleur ne fut plus profonde & plus juste, Sophie ! les heures s'écoulaient, la ma vie

jour paroîtra trop tôt, & je vous le regrette, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. — O ciel ! de quel ton il me parle ! quel sombre désespoir respire dans toute sa personne ! . . . Oh, mon ami, que vos larmes paroissent douloureuses ! (elle les essuyoit avec son mouchoir.) — Elles sont cruelles ! . . . Elles annoncent la mort. — Dans quel funeste égarement ! . . . — Ma bien aimée, mon ame est dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raison s'altère, Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez aussi ! bien-tôt une affreuse nouvelle, répandue dans toute la ville, pénétrera jusques dans cette enceinte, & vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. — Quel, vous pourriez attenter à votre vie ? — Non, ce ne sera pas de ma main que partira le coup mortel. . . Sophie ! ma vie vous étoit chère, je la défenda-

drois contre le Marquis de B * * *. —
Grand dieu ! vous allez vous battre !

Elle tomba en foiblesse , je lui prodiguai les soins que sa situation exigeoit ; mais dès qu'elle commença à reprendre ses esprits , je profitai de mes avantages avec une promptitude , qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue , premier triomphe de l'amour récompensé , moment de la possession , moment de volupté suprême ; le plus éloquent des Ecrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel ; (1) il faut vous taire , puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien !

Quatre heures & les matines venoient de sonner , quand Derneval s'avancant sous l'allée couverte. Je courus au-

(1) Tout le monde sent qu'il est ici question de la nouvelle Héloïse.

devant de lui, il me dit que la chaite
de poste étoit arrivée; que Dorothée
obligée de le quitter pour une demi-
heure, rentreroit bientôt au jardin, &
ne mettroit pas beaucoup de tems à
changer d'habits. Je l'interrompis pour
le prier de s'éloigner : ma Sophie est à
moi, lui dis-je, il faut maintenant que
je la détermine à partir.

Je retournai vers mon amante, & lui
montrant les habits d'homme que j'avois
apportés pour elle, je la conjurai de s'en
vêtir, & de laisser les siens. — Com-
ment ! pourquoi ? — Derneval & Do-
rothée partent pour l'Allemagne, ton
cœur ne te dit-il pas que nous partons
avec eux ? — Moi ! je donnerois à mon
père l'affreux chagrin ? hélas ! ne
suis-je donc pas assez coupable ? — Ecou-
te-moi, ma Sophie. — Non, je ne veux
pas vous écouter, non, cruel, vous
m'avez perdue ! mon deshonneur

étoit préparé. (elle se jeta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout sur ton épouse; mais prends pitié d'elle! ah, n'abuse pas de tes droits! ah, ne rends pas son deshonneur public! — O ma chère Sophie, je voudrois t'épargner des allarmes cruelles; mais tu me forces à te rappeler que le Marquis. . . . — Hélas! — Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens sont attachés; ton époux sera victorieux; ton époux! . . . la famille entière du Marquis, il la défieroit maintenant! mais tu ne connois pas les loix du Royaume. . . . Sophie, si après avoir vaincu mon ennemi, je reste ici, je suis exposé à perdre la tête sur un échaffaut. — ah, malheureuse! où suis-je? qu'ai-je fait? — Sophie, il faut partir, nous irons en Allemagne; le Baron de Gorlitz ne pourra te refuser à ton amant, & mon père confirmera mon bonheur. . . . ma Sophie

chère Sophie, souffre que ton époux
t'habille.

Les trois quarts sonnent avant que
Sophie soit entièrement travestie. Do-
rothée vient nous joindre ; Derneval
impatient me représente qu'il ne faut
pas que l'aurore le trouve dans la ville,
& que j'ai affaire à la *porte Maillot*.
Quoi ! nous ne partons pas tous
quatre ensemble, s'écrie Sophie. — Ma
bien-aimée, l'honneur m'appelle ; je te
laisse avec Dorothée, je te remets sous
la protection de Derneval. Derneval
ne gagnera guère qu'une poste sur moi,
il doit m'attendre à Meaux ; dans deux
heures je vous rejoins. Sophie se jette
dans mes bras : je ne vous quitte pas,
ne vous quitte pas ! Derneval frappe
du pied ; le brouillard nous favorise en-
core, dit-il, mais le jour va nous sur-
prendre ici. Je m'arrache des bras de
Sophie. — Faublas ! si vous me quittez,

O ;

je ne partirai pas. — Hé bien , Sophie , je ne te quitterai pas , hâtons-nous de sortir d'ici.

Derneval avoit prévu que nos deux amies auroient trop de peine à escalader le mur avec des échelles de cordes ; il s'étoit pourvu de deux courtes échelles de bois. Dorothée , depuis long tems préparée à son enlèvement , fut bientôt dans la rue ; mais Sophie seroit tombée vingt fois , si je ne l'avois suivie de près. Arrivée à la chaise de poste , elle voulut m'y voir monter le premier. — Mais Sophie , l'honneur m'appelle ! — L'honneur ! eh , ne vous ai-je pas sacrifié le mien ? Ingrat que vous êtes ! je ne vous quitte point , vous ne vous battez pas ! je ne veux pas que vous vous battiez !

Voilà ce qu'elle me disoit , que j'entendis sonner cinq heures. Jamais situation ne fut plus cruelle que la mienne ! dans mon désespoir , je tire mon épée

pour m'en frapper ; Derneval m'arrête.
Sophie tremblante s'écrie : hé bien , je
vous obéis ! je pars ! Tandis qu'on la
place près de Dorothée , je dis à Derne-
val : il est cinq heures , s'il faut que
je m'en aille à pied , j'arrive trop tard ,
je suis deshonoré. Je vais démonter un
de vos trois hommes , qu'il se rende le
plus vite qu'il pourra à l'hôtel , où je
vais passer pour ordonner qu'on lui donne
le cheval que sans doute on a pré-
paré pour moi. Sophie presque mou-
rante se penche à la portière : mon ami ,
me dit-elle , ah , du moins , menez moi
sur le champ de bataille. — Mes chers
amis ! ma Sophie ! dans deux heures je
vous rejoins. — Barbare ! . . cher amant ,
cher époux , songe à toi , défends ma vie.

J'é vis partir la chaise de poste & je
gagnai au grand galop la rue de l'U-
niversité. Jasmin m'attendoit à la porte
de l'hôtel : hâtez-vous , mon cher Maître ,

hâtez-vous. M. le Baron vous a fait chercher de tous les côtés ; désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée ; je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous. — Ah, mon dieu !

Je partis ventre-à-terre ; Jasmin galoppoit sur mes pas : Monsieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur ? — Va t'en au diable . . . retourne à l'hôtel, un homme va venir te demander un cheval, donne lui le mien.

Je pouffai si vigoureusement celui que je montois, qu'en peu de tems je découvris *la porte Maillot*. Bientôt j'aperçus le Baron environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défioit le Marquis. Il me parut que M. du Portail, Rosambert & les deux parens de M. de B*** s'opposoient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on le sépara, J'en

toit sûr ! s'écria Rosambert. Monsieur ,
me dit le baron , vous arrivez bien tard !
— Trop tard , mon pere , trop tard sans
doute , puisque vous alliez exposer vos
jours. M. de B * * * m'interromptit :
il n'avoit été question que de faire la
polie femme, tu te serois levé plus matin.
iens donc , femmelette lâche & perfide,
ta mort va tout-à-l'heure venger
tes affronts.

Nos épées se croiserent. La grande
supériorité que j'avois acquise dans l'art
de l'escrime , & le sang-froid que j'op-
posois à la fureur du Marquis , balan-
çoient en ma faveur l'immense avan-
tage que donnoit à celui-ci une attaque
sans danger. A la vue de mon ennemi ,
m'étois rappelé mes torts envers lui ;
quoiqu'excusable à bien des égards ,
sentois que j'avois plus d'un reproche
à me faire. Je ne pouvois me déter-
miner à menacer la vie d'un homme

dont j'avois affligé l'amour-propre , & compromis l'honneur. Content de pareilles
 ses coups , je le laissois se consumer en efforts inutiles ; & me fiant absolument
 sur mon adresse , je me flattois qu'il
 bientôt épuisé de fatigue , il seroit trop
 heureux de sauver ses jours en s'avouant
 vaincu. Mon espérance fut trompée.
 Mon père demeuré spectateur d'un combat
 si affreux pour lui , se tenoit à dis-
 pas de là ; je pouvois le voir suivre
 d'un œil inquiet , le mouvement rapide
 de nos épées. Plus d'une fois je crus
 qu'emporté par son impatience , il alloit
 s'élancer dans la lice : bientôt il courut
 à un arbre prochain , & l'embrassa.
 avec force , il s'y tint péniblement cram-
 ponné. M. de B*** , la menace & l'injure
 à la bouche , ne cessoit de provoquer
 ma colère , & me pressoit toujours avec
 une vigueur dont j'étois étonné. Il n'a-
 voit pu cependant me faire perdre

pour

& bouce de terrein , & jusqu'alors ma tran-
sire qu'elle résistance n'avoit fait qu'augmen-
ter sa fureur. Tout-à-coup maîtrisant les
transports de sa rage , il me trompa par
une feinte adroite ; je revins un peu tard
à la parade : le fer ennemi trop légère-
ment écarté, glissa le long de ma poitrine
et soudain se teignit de sang. Mon père
porta un cri d'effroi & tira son épée ; mais
à demi-tôt il s'arrêta & la brisa comme in-
utile ; puis levant les yeux au ciel , joi-
ssant ses mains & se jettant à genoux :
« ciel ! ô ciel ! s'écria-t-il , mon Dieu ,
allez pitié de moi ! Dieu puissant , con-
courez-moi mon fils !

Je ne pus soutenir le spectacle dé-
crivant du désespoir de mon père. Le
l'injurais à son tour vivement pressé ,
défendit vaillamment, mais ne retarda
de quelques instans le coup fatal.
Il n'eût dû finir les mortelles anxié-
tés du Baron. Cependant je vis mon

père tomber sur le gazon presque en même tems que mon ennemi. J'imaginai que le Baron me croyoit grièvement blessé, je courus à lui, & découvrant ma poitrine : Rassurez-vous, ce n'est qu'une légère meurtrissure. Mon père, sans dire un seul mot, se releva, regarda ma blessure & la baïsa. Je voulus me jeter dans ses bras ; il me retint & me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi ; je vis que l'un des parens du Marquis étoit étendu sans mouvement, & que l'autre faisoit bander la plaie qu'il avoit dans le flanc. Un Chirurgien pansoit Rosambert, que soutenoient M. Duportail & plusieurs domestiques. Nous avons fait coup pour coup, me dit le Comte, dès que je fus près de lui : mon adversaire ne me paroît pas très-blessé, j'en suis bien aise ; mais il m'a jetté par terre, j'en suis

fâché. Le Baron ne tarda pas à nous joindre ; il entendit le Chirurgien nous assurer que le Comte n'étoit pas mortellement blessé , mais qu'il ne pouvoit sans danger s'exposer aux fatigues d'un long voyage. J'aurai soin de lui , s'écria le Baron , sauvez-vous. Oui , sauvez-vous , répéta Rosambert ; allons , Faublas , embrassons-nous & va-t-en. Mon père me tint long-tems pressé contre son sein : Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets , dit-il à M. Duportail : Lovzinski , sers-lui de père , jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus , mes amis , partez : voici d'excellens coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à *Bondy* , où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à *Clayes* , vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à *Meaux* ; faites la plus grande diligence jusqu'à

ce que vous foyez en lieu de sûreté ;
ne vous arrêtez qu'à *Luxembourg*.

Enfin nous partons , nous trouvons à *Bondy* la chaise de poste , le postillon de mon père & mon fidèle Jasmin. Les relais se succèdent rapidement jusqu'à *Meaux* ; c'étoit à *Meaux* aussi que *Derneval* devoit prendre des chevaux de poste ; c'étoit là qu'il avoit promis de m'attendre un quart-d'heure. Je demande si l'on n'a pas vu trois jeunes gens suivis de trois domestiques. On me répond qu'ils sont partis depuis une demi-heure. Mêmes questions , mêmes réponses à *Saint-Jean-les-deux-Jumeaux*, à *la Ferté-sous-Jouarre*, à *Montreuil-aux-Lions*. *Derneval* avoit toujours une demi-heure sur moi ; il craignoit apparemment qu'on ne le poursuivît , il se hâtoit ; avoit-il tort ? mais quelle devoit être l'inquiétude de *Sophie* ?

Monsieur *Duportail* étonné de m'en-

tendre multiplier les questions , & de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt si vif je prends à ces jeunes gens. — Monsieur, ce sont trois frères ; qui ce matin ont eu comme nous une affaire d'honneur ; il faut absolument que je les joigne. Ah , je vous en prie , courons à franc-étrier. — Mais , mon ami , si nous laissons notre chaise , il faudra peut-être faire le reste de la route à cheval. — Ah ! je ne crains pas la fatigue ! — Et moi , Faublas , j'y suis accoutumé.

A *Vivray* , nous laissons notre chaise & Jasmin , nous montons à cheval. Derneval étoit bien servi ; nous ne le joignons qu'à une demi-lieue au-dessus de *Dormans*. Sophie pousse un cri de joie dès qu'elle m'apperçoit ; elle se jette à la portière , elle me tend les bras. — Chère épouse , chère amie , modère l'excès de ta tendresse , elle te trahiroit ;

M. Duportail me suit , songe que tu es le frère de Derneval.

A *Port-à-Binson* , Derneval descendit, salua M. Duportail , le pria d'excuser ses frères qui ne se montroient pas , & nous dit : comme il est intéressant qu'on perde nos traces , si par hasard on nous poursuit sur cette route , j'ai pris des précautions que sans doute vous approuverez. A deux milles au dessous d'*Epernay* , nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poste prochaine , pour en prendre de meilleurs , qu'un de mes amis , prévenu depuis plusieurs jours , a sûrement fait préparer. Un chemin de traverse nous conduira à *Jalons* , par un détour qui n'est pas très-long. Des relais en nombre suffisant , doivent être posés sur la route jusqu'à *Sainte Ménéhould* , où nous reprendrons la poste. Mais , Messieurs , quand j'ai pris ces mesures pour assurer

ma fuite , je ne comptois pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux , ce seroit fort inconsidérément affoiblir notre escorte. Heureusement ma chaise est grande & commode , vous voudrez bien y monter tous deux , & moi je me charge de la mener , je serai votre postillon.

Monsieur Duportail se fit presser & finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allois me trouver dans un étrange embarras : mon ami , vos prétendus frères sont si jolis ! je crains sur-tout leurs voix douces & les tendres distractions de Sophie : M. Duportail ne pourra long-tems s'y méprendre. Derneval , recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément , quand Monsieur Duportail & moi nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen là ; une imprudence seroit si

dangéreuse, que c'est le cas de se sauver par une impolitesse.

Tout se passa comme Derneval nous l'avoit fait espérer. Nous trouvâmes un relai à quelque distance d'Epernay. Quelle émotion j'éprouvai, quand je me vis placé dans la chaise de poste vis-à-vis de ma Sophie ! Sophie paroissoit dormir, mais de mes genoux je pressois les siens qui répondoient à ce doux appel, & quelques soupirs à peine étouffés, m'annonçoient encore que ma jolie cousine veilloit pour son amant.

Ces deux jeunes gens sont les frères de Monsieur Derneval ? me dit Lovzinski très-étonné. — Il l'assure, au moins. M. Duportail ne me fit pas alors d'autre question : je remarquai seulement qu'il ne regarda plus Dorothée, & qu'il ne cessa de considérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étois près

d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. du Portail me dit qu'il ne croyoit pas être avec les freres de Derneval. Je répondis tranquillement : ni moi non plus. — Comment ! vous me disiez ! . . . — Oui, parce qu'il me l'avoit dit, je ne connois pas ses freres, moi ! — Hé bien, Faublas, il y a du louche dans cette aventure. — Ma foi ! je le crois. — Faublas . . . ce sont des femmes déguisées. — D'honneur, Monsieur, je le parierois comme vous.

M. du Portail se tut, & pendant un quart-d'heure encore, il regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin il me montra Dorothée, & me dit : celle-ci est jolie ; mais celle-là ! . . . (Il me montrait ma jolie cousine & ses yeux s'animoient.) — Est mieux, n'est-il pas vrai ? — beaucoup mieux . . .

Et puis sa figure !..... (La voix de M. du Portail s'altéroit) — Est charmante , qu'en dites-vous ? — Oh , oui..... charmante !..... sa figure !..... (il poussa un long soupir , & n'acheva pas).

Les yeux toujours attachés sur mon amante , M. du Portail resta plongé dans une profonde rêverie , jusqu'au moment de notre arrivée à *Sainte-Ménéhould*. Là , tandis que le Maître de poste faisoit atteler , & tâchoit de persuader à nos gens que ses rosses étoient d'excellens chevaux , M. Duportail aborda Derneval , & d'un ton préoccupé , lui demanda si les deux dames qui dormoient encore dans la chaise , étoient ses parentes. Puisque leur déguisement n'a pu vous tromper , répondit Derneval , étonné comme moi de cette question au moins indiscrete , il faut vous dire , Monsieur , que l'une est ma femme ,

& l'autre . . . ma sœur, ajouta-t-il en me regardant. Votre sœur ? laquelle des deux , Monsieur ? reprit M. Duportail. — Celle qui est de ce côté-ci. (Derneval montroit ma Sophie.) — Monsieur , vous avez une sœur bien intéressante , sa figure ! . . . Monsieur , je vous félicite d'avoir une telle sœur.

Ma surprise augmentoit à chaque mot que disoit M. Duportail. Je ne fais s'il s'en apperçut , mais il me tira un moment à l'écart ; il me dit : Faublas , admirez le pouvoir prodigieux d'une grande passion qui survit à son objet. L'aimable sœur de Derneval m'intéresse singulièrement , & savez - vous pourquoi ? c'est qu'en la voyant , j'ai cru revoir l'épouse que je pleure tous les jours. Oui , mon cher Faublas , au premier coup d'œil je me suis dit : voilà Lodoiska ! je me le suis dit encore , lorsque j'ai détaillé avec plus d'attention

tous les traits de cette figure à la fois belle & jolie. Oui, mon ami, telle vous auroit paru la fille de Pulauski, lorsque sous des habits d'homme elle fuyoit avec son père & son époux, les Russes persécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, étoit alors Lodoiska ; Lodoiska toute entière respire dans cette charmante personne.

J'écoutois M. Duportail avec un plaisir secret. Persuadé qu'il cherchoit à se tromper lui-même sur la nature des sentimens qu'il éprouvoit, je ne pouvois m'empêcher de plaindre intérieurement un homme sensible, que son âge & son expérience défendoient mal contre les charmes dangereux d'un amour naissant & pourtant je m'applaudissois de l'excès de mon bonheur, qui sans doute me susciteroit mille rivaux.

Cependant on n'attendoit plus que nous ; le jour baissoit, nous courûmes

toute la nuit : le lendemain à huit heures du matin nous entrâmes dans *Luxembourg* : nous descendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes , M. Duportail prodigua à ma jolie cousine les complimens les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avoit besoin de repos, qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles , témoignèrent le désir de se retirer. Derneval s'étoit occupé avec l'hôte du soin de nous faire préparer quatre chambres , une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur , celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée ; Lovzinski plus prompt que moi s'empara de celle de Sophie : il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle , & soupira en se retirant dans celle qu'on avoit réser-

vée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval & moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Dorothée venoit de se mettre au lit : Sophie encore habillée, écoutoit en pleurant, quelques mots de consolation que lui adressoit son amie. Derneval 'me dit tout bas de l'emmener. Viens, ma Sophie, viens, laissons ces amans ensemble, ils ont, comme nous, mille choses à se dire. Je la pris dans mes bras & la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant !

Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave ? il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasarder quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés ! Pourquoi suis-je venue

si souvent à ce fatal parloir ? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin plus fatal encore ? Ah, je n'aimois pas la vertu, puisque je lui ai préféré mon amant ! ah, j'ai mérité mon opprobre !, puisque je m'y suis si légèrement exposée ! — Sophie, que dis-tu ? quelles horribles réflexions empoisonnent ton bonheur ! — Mon bonheur ! . . . Est-ce donc au sein des remords que je puis le goûter ? — Sophie ! dès ce soir, quelle que soit l'intention de M. Duportail, je parts avec toi pour Gorlitz ; nous irons nous jeter aux pieds de ton père . . . — Jamais, jamais je n'oserai me présenter devant lui. — Tu ne m'aimes donc pas ? — Je ne t'aime pas ! moi ! Faublas, mon ami, Sophie maintenant avilie à ses propres yeux, bientôt deshonorée aux yeux de sa famille entière, ta Sophie pourroit-elle supporter la vie, si son

l'amour ne lui restoit pas ?.... Cher
amant! cher époux! mon repentir t'offen-
se! mes remords t'outragent! eh bien,
pardonne-moi mes remords & mon re-
pentir : va! dans ce moment même
où ma conscience allarmée gémit, ah
je le sens bien, ma raison égarée, ma
foible raison, cède encore à ma passion
fatale !

Sophie se jetta dans mes bras ; un
même lit nous reçut tous deux. Il étoit
plus de midi quand nous nous endor-
mîmes ; un bruit affreux nous réveilla
quelques heures après.

Ne vous en avisez pas, crioit Der-
neval, je brûle la cervelle à quiconque
ose entrer ici ! Au moment même on
m'ordonne d'ouvrir ma porte ; j'entends,
avec autant de surprise que d'effroi,
la voix de mon père. Sophie tremblante
se cache sous la couverture ; je m'ha-
bille à la hâte & très-négligemment,
j'ouvre

j'ouvre ma porte. M. Duportail entre avec le Baron de Faublas : Vos indignes projets sont donc remplis ? me dit celui-ci : vous avez donc osé . . . A l'instant même ceux qui frapportoient à la porte de Derneval, entrent dans ma chambre. Je reconnois Madame Munich : le voilà ! c'est lui , dit-elle à un vieillard qui la suit. L'inconnu m'appelle infâme ravisseur , & met l'épée à la main. Je saute sur la mienne , je m'écrie : quel est donc cet insolent étranger ? Le Baron m'arrête , il me dit : Malheureux ! c'est un père qui vient chercher sa fille à Paris , le jour même que vous l'enlevez ! — Quoi ! Monsieur seroit ? Le Vieillard m'interrompt : je suis le Baron de Gorlitz.

A ce nom Sophie jette un cri terrible ; elle écarte la couverture & les rideaux , se soulève avec effort , étend les bras vers son père & s'évanouit.

Ainsi le crime est consommé, s'écrie M. de Gorlitz, à la vue de Sophie presque nue. M. Duportail a peine à retenir mon père qui m'accable de reproches. Le Baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : tu as deshonoré ma vieillesse, vil séducteur, je veux me venger ou mourir. Il dirige vers moi la pointe de son épée; je jette la mienne à ses pieds : frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie; mais plaignez votre fille, écoutez-moi, écoutez sa justification. Sophie se meurt, secourons-la. La secourir ? répond M. de Gorlitz, que cent coups mortels me vengent & la punissent ! Il court à sa fille l'épée haute; je me précipite sur lui, je le saisis au corps : barbare ! prends ma vie, mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrais même contre son père.... Monsieur, daignez m'entendre, votre fille

est innocente, c'est moi qui l'ai perdue, je suis seul coupable.

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail essaie de calmer les fureurs de mon père, Madame Munich prodigue à ma Sophie des secours inutiles. Sophie vient de pousser un long soupir & d'ouvrir les yeux ; mais en voyant ceux qui l'environnent, elle est retombée dans un évanouissement plus profond.

C'est alors que Derneval, suivi de trois hommes armés, se précipite dans ma chambre ; il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des Voyageurs. Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles, lui répond mon père sur le même ton ? Je ne fais quelle réplique mon frère d'Armes lui prépare ; mais forcé de partager mon attention entre plusieurs objets également chers, je crie à Derneval : mon ami, modérez-

vous, voilà mon père, & voilà le père de Sophie. Derneval & ses gens se retirent, mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'est assis; aux emportemens de sa colère a succédé tout-à-coup un calme apparent. Il garde un effrayant silence; d'un œil sec il contemple tour-à-tour mon père, sa fille & moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes & n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche & tâche de le consoler. Je vole à Sophie que Madame Munich veut rappeler à la vie. Monsieur Duportail est au chevet de son lit, il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant le répète cent fois le nom de mon amante; à ma voix elle ouvre un œil mourant: hélas! tu m'as perdue, me dit-elle; & ce reproche trop mérité, augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz , ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle : elle n'est point ma fille ! M. Duportail unit ses prières à celles de mon père ; il dit à M. de Gorlitz : du moins écoutez sa justification ! il ne se peut guères que votre fille soit tout-à-fait innocente , mais peut-être est-elle excusable. Sous des dehors aussi intéressans , cache-t-on un cœur corrompu ? écoutez sa justification !

Le Baron de G O R L I T Z.

Messieurs , je vous répète à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. D U P O R T A I L.

Mais...

Le Baron de G O R L I T Z.

Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le fait bien, Madame Munich vous dira que j'avois adopté cette enfant.

pour lui donner une partie de mes biens. Elle avoit à peine sept ans, quand mes collatéraux avides & jaloux, tentèrent de l'empoisonner; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL, [*ému.*]

Elle n'est pas votre fille? connoissez-vous ses Parens?

Le Baron de GORLITZ.

J'aurois pu les découvrir sans doute; je ne les ai point cherchés: c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DUPORTAIL, [*vivement*]

Monseigneur !

Le Baron de GORLITZ, [*avec humeur.*]

Monseigneur, daignez me donner un moment d'attention.

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudroit parler, sa foiblesse

né le lui permet pas ; mais elle écoute péniblement. Son visage se couvre d'une pâleur mortelle ; une sueur froide coule sur son front décoloré.

Messieurs, continue le Baron de Gorlitz, j'ai passé ma vie au milieu des armes. En 1771 je servois dans les armées Russes, nous faisions la guerre à des Polonois révoltés.

M. DUPORTAIL.

A des Polonois ? en 1771 ?

Le Baron de GORLITZ.

Oui, Monsieur ; mais vous m'interrompez à chaque instant. Après une sanglante victoire remportée sur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin considérable, qu'un enfant alors âgé de deux ans à-peu-près.

M. DUPORTAIL [*se leve & court vers*]

Sophie.

Ah, ma chère Dorliska !

Le Baron de GORLITZ , [*le retenant.*]

Dorliska ? c'est le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée sur sa poitrine !

M. DUPORTAIL [*tire promptement un portrait de sa poche.*]

Monsieur , voilà le pareil portrait. . .
O ma fille ! ma chère fille !

Le Baron de GORLITZ , [*le retenant encore.*]

Votre fille ? Monsieur , quelles sont les armes de votre Maison ?

M. DUPORTAIL [*montre son cachet.*]
Les voilà.

Le Baron de G O R L I T Z .

C'est cela même ; elle les porte gravées sous l'aisselle.

Sophie pousse un cri , recueille ses forces , tend les bras à M. Duportail ; Lovzinski l'embrasse & pleure.

Ah , ma chère fille , tu m'es enfin rendue !

rendue ! mais hélas ! en quel lieu , dans quel état je te trouve ! Quelle amère douleur empoisonne le moment le plus heureux de ma vie ! Dorliska ! fais-tu qu'elle étoit ta mère ? Ta mère brûla pendant plusieurs années d'un amour légitime & chaste ; amante vertueuse , elle fut digne de devenir épouse ; mère tendre , elle ne cessa de pleurer ta perte ; ton souvenir remplit ses derniers momens. Cherche par-tout ma chère Dorliska ; ce furent les derniers mots que prononça Lodoiska mourante. Moi , depuis douze ans je me suis occupé d'un soin si cher à mon cœur ; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée Hélas ! & quand je la tiens dans mes bras , je gémis sur elle & sur moi ! O , la plus sage des épouses ! ô , la plus respectable des mères ; Lodoiska , tes mânes fidèles errent sans doute autour de nous. Que

tu dois plaindre Dorliska séduite, maintenant au pouvoir d'un ravisseur ! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu par un destin bizarre & cruel, le complice de l'enlèvement de sa fille, le témoin de son deshonneur.

M. Duportail se jette dans un fauteuil ; sa fille éperdue oublie qu'elle est presque nue ; elle se précipite hors de son lit & tombe au pied de son père. Madame Munich attentive saisit la *courte-pointe* dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie :

Ah, vous êtes mon père, mon cœur me le dit, votre générosité me le prouve, vous daignez reconnoître une fille indigne de vous.

M. Duportail repousse sa fille, il détourne le visage : crueile enfant, lui dit-il.

Sophie tient une de ses mains ; je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

Monsieur, votredouleur me tue ! je ne suis plus heureux puisque vous souffrez ; mes fautes deviennent plus graves , puisqu'elles coûtent des larmes à mon ami , à l'ami de mon père , au père de ma Sophie ! Lovzinski , vous êtes outragé ; mais que votre colère retombe toute entière sur celui qui l'a méritée.... votre fille est innocente , votre fille... si vous saviez dans quels pièges elle fut attirée , combien de tems elle résista à la séduction , par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire... Lovzinski, votre fille est innocente ; lavez vos affronts dans mon sang.... ou plutôt, vous qui portez un cœur sensible & tendre , vous qui connoissez le pouvoir d'un amour vif & mutuel , vous qui savez combien les passions peuvent égarer un jeune homme ardent , une fille abusée ; Lovzinski ne soyez pas inexorable , ayez pitié de notre âge , excusez-la.... pardonnez-



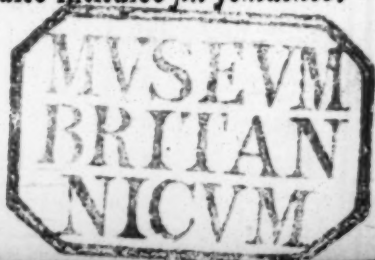
moi. D'un mot vous pouvez réparer nos erreurs & légitimer nos foiblesses ; conduisez-nous au pied des Autels : là je répéterai les sermens qui m'unissent à ma Sophie ; là vous retrouverez votre Dorliska.

Mon père joint ses prières aux miennes : M. Duportail paroît ému , il se tait pourtant ; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin il embrasse sa fille avec un mouvement passionné ; il me regarde sans colère, & d'un ton calme il demande que tout le monde se retire , qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.

Le lendemain j'épousai Dorliska.

Fin du tome V & de la première année.

La suite intitulée *six semaines.*



*

s

-

e

à

e

n-

lit

sa

ec

de

de

le

sa

née.